



HAL
open science

Installez-vous : l'installation architecturale comme médium de reconquête urbaine

Niko Gaboriau

► To cite this version:

Niko Gaboriau. Installez-vous : l'installation architecturale comme médium de reconquête urbaine. Architecture, aménagement de l'espace. 2020. dumas-03137826

HAL Id: dumas-03137826

<https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-03137826>

Submitted on 10 Feb 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License



Installez-vous

L'installation architecturale comme médium de reconquête urbaine

*Mémoire de fin d'études
Niko GABORIAU*

*Enseignants encadrants
Pascal JOANNE
Ignacio REQUENA-RUIZ*

*ENSA NANTES
2019/2020*

Couverture : La Nizanerie réalisée par le collectif GRU et des bénévoles. Photographie © GRU / retouche personnelle

Remerciements

*Merci à mes professeurs encadrants pour
leur suivi et leurs conseils avisés*

*Merci aux architectes et autres
fabricateurs de la ville qui m'ont accordé
leur temps pour enrichir ce mémoire de
leur expérience*

*Merci à ma famille et à mes amis qui ont
échangé et digressé avec moi sur un sujet
que j'avais parfois peine à expliquer*

Sommaire

6	Avant-propos
8	Introduction
12	Chapitre 1 · L'installation architecturale pour rassembler
16	Permettre l'interface homme-ville
25	Favoriser l'action citoyenne
38	Chapitre 2 · L'installation architecturale pour essayer, et vite
42	Préfigurer des usages
54	Explorer au sein de la discipline
66	Chapitre 3 · L'installation architecturale pour ne rien faire
70	Affirmer une position par une intervention minimale
79	S'approprier la ville par l'oisiveté
92	Conclusion
98	Lexique
106	Bibliographie

Avant-propos

En revenant de mon semestre de mobilité à Bruxelles, j'ai choisi une option qui proposait de porter un projet de sa conception à sa réalisation : Solid Thinking. Ce choix allait de pair avec ma passion pour l'architecture de petite échelle de manière générale, du mobilier à l'habitat léger en passant par l'aménagement intérieur. J'ai en effet toujours été intrigué par la force qui peut résider dans un détail, un dispositif, un rien, qui peut changer notre perception du monde. Une menuiserie qui cadre une vue, un miroir qui donne à voir l'invisible, une matière qui rappelle des souvenirs. Autant de détails qui sont pensés à l'extrême dans une installation architecturale, dont la principale vocation est souvent : l'expérience. C'est alors avec joie que je découvre qu'au semestre de printemps, dans cette option de projet, nous n'allions pas réaliser une cabane comme c'était le cas les années précédentes, mais un auvent. Pas de contraintes d'isolation, de réseaux, d'étanchéité. Un petit concours est ainsi lancé au sein de l'option pour la conception de cette installation, destinée à abriter la terrasse d'un site d'hébergements insolites à Ploemel, La Belle Folie. C'est face à l'intérêt de son gérant pour l'architecture alternative, et en découvrant une série d'ouvrages illustrés présentant une variété d'installations que je décide d'axer mon mémoire sur ce sujet.

Les questions que je me suis posées alors sont simples : qui commande ce genre d'installation ?

Comment est-ce reçu ? Les personnes extérieures au domaine architectural ne trouvent-elles par ça inutile ? Mais « utile » à la fois... Utile à quoi ?

C'est pour répondre à ces questions que j'ai décidé de centrer mon sujet de mémoire sur les installations architecturales en milieu urbain. L'installation sur rue, sur place, sur parvis, me semble plus intéressante parce qu'elle est plus susceptible d'être vu par tous, par surprise, là où dans un cadre muséal, on se conditionne à l'appréhender. Les installations éphémères, comme pérennes, me semblent tout aussi intéressantes et j'inclurai donc les deux types dans ma recherche.

Mark Rosenthal, dans son ouvrage *Understanding installation art*¹, définit deux types d'installations : les *filled-space installations*, qui sont « reproductibles dans un espace autre », et les *site-specific installations*, qui ont une relation à l'espace forte, et « se rattachent davantage au monde actuel ». J'analyserai plutôt des *site-specific installations*, qui sont souvent le fruit de réelles intentions de la part de leur concepteur, et ont de fait plus d'impacts urbanistiques.

1_ Rosenthal, Mark.
Understanding installation art: from Duchamp to Holzer. Munich ; New York : Prestel, 2003

Introduction

Le terme *installation* a émergé aux États-Unis avec des artistes comme Allan Kaprow, dont la pratique évolue de la peinture abstraite aux *happenings*, en passant par la création d'*environments*. Ces *environments* consistaient en l'occupation d'un lieu par un assemblage de lumières, odeurs, sons électroniques et matériaux inhabituels. Les *happenings* incluaient en plus des performances de l'artiste. En investissant des espaces, muséaux ou urbains, il cherchait à inclure le spectateur dans ses œuvres, à induire une interaction inédite entre celles-ci et le public. Il s'agissait à l'époque d'installations artistiques qui avaient une réelle portée sur l'architecture qui les contenait, et plus largement sur le monde, construit ou non, qui nous entoure. La revue *Art News* affirme ainsi que « ces créateurs audacieux vont nous montrer, comme pour la première fois, le monde tel que nous l'avons toujours eu autour de nous et tel que nous l'avons ignoré »².

L'installation architecturale est difficile à définir. Carole Lévesques, doctorante en anthropologie sociale et culturelle, la décrit en effet comme « un type d'intervention architecturale qui échappe autant au discours professionnel qu'à celui des chercheurs en architecture lorsqu'il s'agit de définir les limites de la profession et celles de la discipline »³. L'installation architecturale est en effet assimilée à des architectures de petite échelle, sans fonction définie ou dont celle-ci est sublimée, autant qu'à certaines sculptures

artistiques. Ce terme regroupe ainsi une multitude de formes construites, et il convient d'ailleurs de ne pas trop tenter de le définir car c'est justement leur côté subversif qui permet à certaines installations d'avoir un impact qui dépasse largement leur petite échelle. Pourquoi ne pas parler simplement de « petite construction » ? Car l'installation architecturale renverse bien souvent les codes du bâti traditionnel, en induisant une spatialité (que Carole Lévesques nomme muralité), mais sans forcément adopter les dispositifs usuels que sont la porte, la fenêtre, le toit par exemples. Certaines sculptures de Richard Serra pourraient pas exemple entrer dans ce champ, puisqu'elles intègrent le spectateur comme un habitant momentané de leurs formes : il fait partie de l'œuvre en la parcourant, et en modifie la géométrie par sa visite.

C'est d'ailleurs le flou qui entoure les formes étonnantes de ces structures et leur manque apparent d'usages qui peut faire réprover cette pratique peu codée, et même faire tendre à la juger inutile. Et faire de la place à l'inutile en ville n'est pas pratique courante, là où bureaux, logements et commerces se bataillent l'espace foncier. La ville contemporaine, depuis l'époque moderniste, s'est en effet vue optimisée, avec une aseptisation de nos espaces publics, des résidentialisations à la volée, et des privatisations en tout genre. Beaucoup d'architectes dénoncent ce fonctionnalisme de nos espaces publics, qui ne laissent que peu de place à l'expression ou à la rencontre. C'est grâce à la prise de conscience de cette dynamique que de plus en plus d'acteurs, formés ou non à la construction, font naître des installations architecturales en milieu urbain.

2_ Kaprow, Allan. *L'Héritage de Jackson Pollock*, dans *Art News*, 1958

3_ Lévesque, Carole. *Dispositifs architecturaux et expérience spatiale de la ville : le cas de l'installation architecturale*. Thèse de doctorat. 2008 (p. ii)

Même si cette pratique est souvent instrumentalisée pour accroître l'attractivité d'une ville ou glorifier l'image d'une institution, elle reste un objet de divertissement, d'étonnement. Elle crée la pause, la rencontre, le plaisir. Et par ces jouissances qui prenaient place dans l'espace public de la ville traditionnelle, on pourrait se réappropriier la ville qui nous a été enlevée par un système prônant la rentabilité.

Ainsi, pourquoi choisit-on l'installation architecturale comme médium, et dans quel but ? Pourquoi son « inutilité » est-elle permise, à l'époque de volontés émergentes d'architecture frugale et d'une meilleure répartition des budgets au service des habitants ? Pensons par exemple à la manifestation en février 2020 contre les « grands projets inutiles » comme l'Arbre aux Hérons, à Nantes. Peut-être est-ce parce que ces installations apportent aux habitants plus qu'elles ne coûtent ? Peut-être leurs permettent-elles d'avoir plus de prise sur la ville qui se crée autour d'eux sans les consulter ?

Ainsi, comment l'installation architecturale permet-elle la réappropriation de la ville par ses habitants ?

Le travail de documentation approfondi et les divers entretiens que j'ai menés ont montré que l'installation architecturale a, par ses formes, les intentions qui motivent sa construction, et la réception qu'en font les habitants, le pouvoir de faire évoluer nos espaces urbains. J'appellerai celle-ci *médium*, convaincu qu'il s'agit d'un moyen d'expression, au même titre qu'une toile ou qu'un bâtiment plus traditionnel.

J'approfondirai ces divers « pouvoirs » de l'installation architecturale en trois parties, qui relateront de la recherche que j'ai menée, intégrant les échelles de l'utilisateur, du concepteur et de la commande.

Dans la première, je questionnerai la manière dont l'installation architecturale peut rassembler. Rassembler les habitants autour d'une construction, sur le temps du chantier, avant, après. Mais aussi rassembler des architectes, dont les compétences sont complémentaires, sur un projet commun. Et créer une relation inédite entre la commande, les concepteurs, et les habitants, qui sont parfois les mêmes personnes. Dans la seconde, je chercherai à comprendre comment l'installation architecturale peut permettre de préfigurer des usages, des espaces, dans le cadre d'une commande ou d'une construction spontanée. On reproche souvent à ces constructions leur aspect sommaire, mais faut-il toujours les remplacer par des constructions pérennes, à terme ? Ce médium permet en effet par le peu de codes qui lui incombent, d'explorer au niveau des formes, des matériaux, des usages. Il permet d'essayer, et vite.

Dans la troisième partie, j'étudierai comment l'installation architecturale peut être l'objet d'une revendication politique par les usages qu'elle permet. En induisant l'oisiveté, la contemplation, une installation architecturale peut avoir une portée qui dépasse son échelle : sublimer le lieu dans lequel elle s'implante, faire rêver, proposer de nouvelles manières d'habiter qui ne produisent pas forcément un quelconque capital économique. Comment permet-elle de se réapproprier nos espaces urbains, *autrement* ?



ÉCOLE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
AU DROIT D'AUTEUR

Chapitre 1

—

L'installation architecturale pour rassembler

Préambule

Dans nos sociétés mondialisées, dont nos villes sont le reflet, la connexion entre les personnes n'a jamais été aussi grande. Les transports sont de plus en plus efficaces, les réseaux sociaux nous permettent d'échanger avec toute personne disposant d'une connexion internet, même à l'autre bout du monde. Ces partages se font à une distance physique de plus en plus grande, mais plus, étonnamment, au pied de nos immeubles, devant la porte de notre boulanger, ou dans l'espace public en général. Lefebvre dénonçait, dans les années 90 déjà, que « l'urbain conçu et vécu comme pratique sociale est en voie de détérioration et peut-être de disparition »⁴. Et ce constat est toujours d'actualité, face à une spatialité urbaine pensée comme plus utilitariste que génératrice de lien social. On y passe, le plus rapidement possible, pour se rendre d'un point A à un point B, en supprimant toute entrave à cette efficacité.

Et on peut lier la volonté d'optimiser nos déplacements à l'aune de l'industrialisation, dans un contexte plus global de naissance de nos sociétés capitalistes. C'est en effet à partir de la première révolution industrielle, qui commence en France aux alentours des années 1820, que le temps des travailleurs devient une véritable monnaie d'échange. En 1890, l'ingéniosité du capitalisme invente l'horloge à poinçon⁵ : les ouvriers sont payés à la minute, et chacune de ces minutes doit être optimisée pour produire un maximum de capital économique. Le temps de déplacement n'échappe pas

à la règle. Il doit être réduit au minimum, et l'urbanisme de nos villes se plie à cette injonction.

Mais l'espace de la ville a longtemps été le lieu de rencontres, de vie même, d'une grande partie de la population. Du Moyen Âge à l'Ancien Régime, les familles les plus démunies ne disposaient souvent que d'une pièce dans leur logement, et les rues, les boulevards, les places, étaient vivantes d'une diversité d'usages. À l'autre bout du spectre, on trouvait les lieux de sociabilité des aristocrates, plus confinés, avec l'apparition de salons où se regroupaient les intellectuels du siècle des Lumières.

La spatialisation des pratiques qui prenaient place dans les communs à l'époque était ainsi très révélatrice du mode de vie des habitants. Cependant, on ne pourrait pas vraiment la qualifier d'architecturale. Elle était spontanée, rudimentaire, des étals disposés à même le trottoir pour les artisans qui manquaient de place, aux lavoirs publics et ses débordements sur la voie publique. On peut cependant qualifier d'architecturales plusieurs interventions faites dans le cadre de célébrations urbaines à grande échelle, de l'Ancien Régime aux manifestations de mai 68.

Pourquoi l'installation architecturale était-elle tant utilisée lors de ces événements urbains et que permettait-elle ?

Illustration chapitre 1

Fête de la soupe
pour l'inauguration
de la Nizanerie
© GRU

4_ Lefebvre,
Deulceux, Hess, et
Weigand. *Le droit
à la ville*. Paris :
Economica : An-
thropos, 2009

5_ Dannonitser,
Cosima. *Le temps,
c'est de l'argent*.
2016. Disponible
sur Arte.fr, vidéo :
1h25mn.
France/Espagne

6_ Turcot, Laurent.
*Le promeneur à
Paris au XVIIIe
siècle*, Paris : Galli-
mard, 2007

Permettre l'interface homme-ville

La construction d'installations architecturales temporaires était, d'abord, l'objet d'une démonstration du pouvoir : celui des rois. Louis XIV notamment, faisait construire des arcs de triomphe à sa gloire, dans Paris. Ces structures temporaires étaient réalisées de telle sorte à ce qu'on ne puisse les distinguer d'édifices pérennes. Elles étaient autonomes de toute construction et constituaient une scénographie urbaine pour les défilés royaux. En passant sous leur arche monumentale et somptueusement ornementée, le peuple ressentait ainsi la puissance écrasante du régime.

C'est Charles Le Brun, entre autres, qui peint celui de la place Dauphine, construit en l'honneur du mariage de Louis XIV et Marie-Thérèse d'Autriche, et de la paix avec l'Espagne⁷. Ces installations de grande échelle avaient pour but de donner à tous ceux qui les parcouraient les mêmes sensations d'admiration et de fascination, avec des symboles picturaux reconnaissables par tous. Celui de la place Dauphine, érigé le 26 août 1660, avait la forme d'un obélisque de 32 mètres, et était ornementé de représentations allégoriques de l'alliance de la France et de l'Espagne, anciennement rivales. Cet édifice temporaire marquait un point historique pour le pays, et c'est sous celui-ci que passèrent les deux époux, lors d'une procession festive. Agissant comme symbole fort, il était le décor d'une fête générale dans les rues de Paris et marquait un temps fédérateur pour la nation entière. Cet aspect événementiel était

7_ Valde, Pauline. *Les coulisses de l'éphémère au temps de Louis XIV* [en ligne], 2016. Disponible sur : nonfiction.fr.

renforcé par la distribution de pamphlets destinés à « informer le public du sens de ces interventions »⁸, et par des dictions faites sur les places publiques. Cela avait aussi pour effet de faire durer les événements dans les esprits au-delà du temps festif, et d'alimenter les discussions du peuple à ce sujet.

C'est justement dans leur portée commune et globale que ces installations étaient fédératrices. L'architecture festive avait ce pouvoir de réunir, et surtout de faire se mêler toutes les catégories sociales : elle ne se voulait pas élitiste, surtout lorsqu'elle était implantée dans l'espace urbain, au contact de tous. L'œuvre de Pannini, montrant la célébration de la naissance du dauphin en 1729 sur la place Navonne à Rome, est très révélatrice. Le peintre italien ne représente pas les festivités en elles-mêmes, mais il « saisit l'occasion d'illustrer le potentiel qu'offre la fête de faire tomber les barrières sociales »⁹. Ainsi, les membres du clergé et les citoyens y sont tous montrés à pied, mêlés dans la même foule.

8_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.119)

9_ *ibid.* (p.125)

Illustration 1
Pannini, *La place Navonne à Rome, 1729*, Wikimedia commons



Ces édifices temporaires se voulaient ainsi inclusifs de toutes les catégories de la population, et induisaient même souvent une participation forte des individus dans leur fonctionnement. En 1739, c'est le temple de l'Hymen conçu par l'architecte Servandoni qui implique de manière inédite les spectateurs dans son architecture. Construit pour les fêtes données par la Ville de Paris à l'occasion du mariage de Madame Louise Elisabeth de France et Don Philippe, Infant d'Espagne, en août 1739, c'est un bâtiment temporaire qui accueille les artificiers mais aussi le public. Il se donne à vivre autant qu'il se donne à voir, les spectateurs faisant ainsi partie intégrante de l'architecture monumentale qui les englobe. Cette réelle volonté de l'architecte est d'ailleurs visible dans son choix de représentation : il préfère dessiner le temple en vues obliques et non pas frontales ou symétriques comme c'est le cas traditionnellement, cela induisant plus un parcours qu'une simple observation.

10_ *ibid.* (p.127)

Illustration 2

Jacques-François Blondel, *Feu d'artifice sur la Seine pour le mariage de Louise-Élisabeth de France et Philippe d'Espagne en 1739*, 1740, INHA



Les exemples évoqués plus haut se situent tous dans des contextes de fête, et pour cause : les installations architecturales, temporaires surtout, génèrent ce que Foucault appelle des hétérotopies. Le terme hétérotopie est un néologisme formé du grec *topos*, « lieu », et *hetero*, « autre », soit littéralement « lieu autre ». Foucault définit les hétérotopies comme une localisation physique de l'utopie. Selon lui, certains espaces « ont la curieuse propriété d'être en rapport avec tous les autres emplacements, mais sur un mode tel qu'ils suspendent, neutralisent ou inversent l'ensemble des rapports qui se trouvent, par eux, désignés, reflétés ou réfléchis »¹¹. Ainsi, les installations construites lors des fêtes urbaines, par leurs formes nouvelles, la spatialité et la temporalité uniques qu'elles génèrent, induisent un ailleurs. On trouvait ainsi, sur le chemin pris par les cortèges princiers pendant la Renaissance, des fresques temporaires accrochées aux façades délabrées qui désignaient « les quartiers qui seront le pivot pour la rénovation urbaine »¹². Outre un rôle urbanistique, ces fresques éphémères ont un rôle de signal, permettant de pointer le permanent avec un certain regard, d'imaginer ensemble la ville de demain.

11_ Foucault, Michel, *Des espaces autres*, dans : *Architecture, Mouvement, Continuité*, 1984 (n°5), p. 1574

12_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.128)

13_ *ibid.* (p.169)

de l'« ensemble des sensations internes »¹⁴, par les festivités auxquelles participent les installations, qu'un imaginaire est créé. On note ainsi l'importance du trouble des sens dans ces événements, de la perte de repères. Et ce serait, selon le philosophe existentialiste Heidegger, à travers un « monde sensible » qu'un être est « capable de s'investir pleinement dans son propre avenir et donc de se construire »¹⁵. Heidegger renverse ainsi la conception traditionnelle de l'œuvre d'art : « elle ne nous ouvre pas à un au-delà du règne des choses sensibles, mais bien plutôt à un en deçà de celles-ci. Elle a donc pour essence même d'exhiber une dimension sous-jacente aux choses, une profondeur retirée et insondable. »

Maurice Merleau-Ponty, lui, va plus loin avec *Phénoménologie de la Perception* : pour lui, l'homme n'est pas qu'un être sensoriel. Il affirme la nécessité des sens pour apprendre sur le monde qui l'entoure. Il défend un « rôle actif du corps », en prenant un exemple simple : une bougie, dont on ne connaît pas les risques, est attirante à première vue mais devient dangereuse lorsqu'on a éprouvé la douleur de la brûlure¹⁷. En éprouvant donc, son contexte bâti, on tend vers sa compréhension. Puis, en partageant nos expériences individuelles et personnelles sur un phénomène commun, en les confrontant, on participe à créer ce que Merleau-Ponty appelle l'intersubjectivité. Selon le philosophe, « la subjectivité transcendante est une subjectivité révélée, savoir à elle-même et à autrui, et à ce titre elle est intersubjectivité »¹⁸. Le partage de vécus individuels permet ainsi l'enrichissement des uns par les autres, la création d'une perception commune de

notre environnement, et donc d'un imaginaire commun. Et celui-ci était, au temps des rois, fortement modelé par les desseins royaux : l'espace de la ville était mis au service de leur expression.

Mais en 1789, malgré la Révolution française, l'architecture temporaire demeure un outil qui favorise la « construction d'une vision idéale, d'une ville transformée et embellie par la superposition d'un univers temporaire, d'un nouvel espace public »¹⁹. Malgré la violence de cette période, on continue à célébrer avec des architectures temporaires, d'autant plus porteuses de messages politiques et sociaux. L'aspect fragile et éphémère des formes pendant ces grandes fêtes urbaines est révélatrice des « nouvelles incertitudes du temps historique ». Cela rompait volontairement avec « les lourds instruments et codes visuels empesés de la société d'ordre » et révélait l'instabilité du pouvoir qui suivrait. En effet, « les fêtes de la Révolution mettent en œuvre une « politique du provisoire » (Richard Taws), liée au sentiment de volatilité qui accompagne la crise révolutionnaire, mais qui traduit aussi la nouvelle morale politique dans laquelle les systèmes de représentation perdent leur autorité et deviennent révisables »²⁰. La réduction des mandats des députés à 2 ans seulement est représentative de la défiance que les citoyens éprouvent vis-à-vis du pouvoir. Ainsi, si ce médium traditionnel de la royauté est repris par le peuple lui-même pour affirmer des idéaux, c'est parce qu'il lui donne une prise sur la fabrique de la ville, mais aussi parce que le pérenne n'est pas d'actualité pendant cette période troublée : l'heure est à la proposition d'alternatives.

14_ Giovanna, Mirko, Jochen, et CCA. *Actions : Comment s'approprier la ville* [Catalogue de l'exposition au CCA, Montréal, Québec]. 1ère éd. Montréal : CCA, 2008

15_ Heidegger, Martin, et Vezin, François. *Être et temps*. Paris : Gallimard, 1986

16_ Balazut, Joël. *La thèse de Heidegger sur l'art*, dans : *Nouvelle revue d'esthétique*, 2010 (n° 5), p.141-152

17_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.88)

18_ Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, 2009 (p.414)

19_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.135)

20_ Mazeau, Guillaume. *La Révolution, les fêtes et leurs images*, dans *Images Revues [en ligne]*, 2018 (hors-série n°6). Disponible sur : journals.openeditions.org

La clé de la puissance de l'installation architecturale réside dans son échelle, plus appréhensible qu'un bâtiment. Plus grande que nous et plus petite que la ville, elle constitue une interface entre la personne individuelle et le monde qui l'entoure. On peut rapprocher la manière dont on vit une installation de celle dont on vit un dispositif spatial, que sont la porte, le mur, l'escalier. Selon Carole Lévesques, les dispositifs ont pour fin « la négociation entre l'individu et l'architecture »²¹. Un dispositif articule les espaces d'un bâtiment, permet l'appropriation de celui-ci. L'installation architecturale, par analogie, permet celle de la ville. En induisant le mouvement du corps, que ce soit celui d'actionner une poignée de porte ou de s'abriter sous un auvent, le dispositif comme l'installation crée des « actions-interactions [qui] inventent un langage, qui permet aux individus et à la ville de renouveler leurs relations. »²²

Mais cette échelle permet aussi tout simplement de construire, de « se reconnecter à la « chose » matérialisée, de pouvoir la manipuler et de fabriquer avec ses propres mains »²³. Et construire pendant la Révolution, c'est prendre le contrôle sur la ville, décider de ne plus la subir, c'est tracer son avenir et celui de sa nation.

En mai 1968, des installations autant utilitaires que symboliques continuent à voir le jour. Si l'on peut difficilement qualifier les manifestations qui envahissent les rues à ce moment de fêtes à proprement parler, il s'agit tout de même de regroupements massifs de la population qui partagent un but commun. Ainsi, lors de ces manifestations, « tout comme les constructions temporaires des fêtes publiques [sous l'Ancien

24_ Lévesque, Carole. *Dispositifs architecturaux et expérience spatiale de la ville : le cas de l'installation architecturale*. Thèse de doctorat, 2008 (p.275)

25_ Richardson, Phyllis, et al. *XS: Grandes idées, Petites structures*. Paris : Thames & Hudson, 2002

Illustration 3
1968, à Paris, deux écoliers escaladent une barricade
© Sipahioğlu

Régime] devaient être inspectées par l'architecte de la ville pour éviter qu'elles ne s'effondrent, on fit appel aux étudiants en architecture pour aider à la construction des barricades afin d'assurer qu'elles résistent à la pression policière. »²⁴ Ces barricades cristallisent les revendications des manifestants, qui réclament la liberté d'expression, individuelle et collective. Par son occupation, la rue reprend ainsi sa fonction sociale, mais aussi politique et culturelle.

Plus tard, le mouvement de l'Internationale Situationniste, dont Guy Debord fait partie, remet l'installation architecturale sur le devant de la scène, en défendant « un idéal de ville dans lequel des interventions urbaines à petite échelle devaient susciter des rencontres fortuites entre les gens et les objets »²⁵.



21_ Lévesque, Carole. *Dispositifs architecturaux et expérience spatiale de la ville : le cas de l'installation architecturale*. Thèse de doctorat, 2008 (p.61)

22_ *ibid.* (p.12)

23_ Detraz, Yvan dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015

Concrètement, ils proposent à travers diverses publications, notamment les *bulletins de l'Internationale situationniste*, de repenser l'urbanisme, surtout celui promu par le courant moderniste. Celui-ci annihilerait tout événement singulier de la vie quotidienne et aliénerait les habitants cloîtrés dans des barres de logements bétonnées, qui répondraient uniquement à leurs besoins les plus vitaux. Ils cherchent à réintroduire la prise en compte des besoins individuels des citoyens dans la conception architecturale : « Contre le spectacle, la culture situationniste réalisée introduit la participation totale »²⁶. Ils proposent des architectures mobiles, modulables, pour s'adapter aux envies et besoins changeants des individus et ainsi élaborer des « moments de vie, à la fois singuliers et collectifs »²⁷. Là où l'architecture articule les habitudes des individus, l'installation architecturale les bouscule, les fait se heurter, ce qui crée du contact, et donc des événements communs aux usagers. « Tout lieu dans lequel l'individu circule et côtoie est en soi son espace public. Un changement de l'appréhension de l'espace public implique ainsi un changement dans l'habilité de la ville et de l'architecture qui la construit. »²⁸ Bousculer l'ordre de la ville permettrait ainsi de le questionner et de l'adapter aux idéaux d'une population particulière.

Et aujourd'hui, si ces formes légères continuent d'apparaître dans nos milieux urbains, cela semble être pour les mêmes raisons qui ont poussé la royauté, le peuple et les Situationnistes à s'en emparer, soit leur capacité à former des hétérotopies dans lesquelles les sens sont mis à l'épreuve, et par lesquels on apprend sur nous-même et notre environnement, mais aussi

26_ Debord, Guy. *Internationale Situationniste*, 1960 (n°4)

27_ Simay, Philippe. *Une autre ville pour une autre vie*. Henri Lefebvre et les situationnistes, dans : *Métropoles*, 2008 (n°4)

28_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.69)

pour permettre à tous de pouvoir construire ou du moins concevoir l'espace qui nous entoure, ensemble, librement.

Favoriser l'action citoyenne

Donner les clés aux citoyens pour leur permettre de s'investir dans la fabrique de leur environnement a toujours motivé de nombreux architectes et philosophes. L'installation architecturale, par ce que permet son échelle, est ainsi un médium privilégié utilisé par les concepteurs, qu'ils soient architectes ou même habitants en lien direct avec un projet. Comme énoncé précédemment, les hétérotopies que créent les installations permettent, par des sensations individuelles et collectives, une meilleure compréhension de l'environnement bâti, et le développement d'un imaginaire sur ce que pourrait être la ville. L'installation architecturale est la marque que l'on pose sur un lieu pour le faire sien, pour commencer à imaginer ce qui pourrait se produire tout autour. C'est un germe, un début. Selon Julia Tournaire, c'est en effet par la construction de formes simples qui dépassent les différences de cultures, qui parlent à tout le monde et qui peuvent être facilement reproduites, que l'on peut « faire du liant ». Ainsi, « l'exploitation de la potentialité fictionnelle et prospective de [ces] installations pourrait devenir une vraie ressource pour la fabrication délicate et collective d'un monde neuf »²⁹. L'architecte et urbaniste défend ces lieux comme réelle

29_ Tournaire, Julia dans : Rollot, Mathias, Atelier Georges. *L'hypothèse collaborative: conversation avec les collectifs d'architectes français*, Hyperville, 2018 (p.276)

source d'exploration, de discussion sur l'urbanité, pour ainsi « accroître l'ensemble de nos « capacités » (Nussbaum, 2012), c'est-à-dire l'ensemble de nos savoirs. Ils sont l'opportunité d'actions non-productives et « inutiles » dans le sens moderne du terme, et qui permettent de se tester soi-même et les autres »³⁰.

Manuel Gausa, architecte, défend lui aussi un certain activisme architectural. Il veut contrer la stagnation de l'architecture en faisant en sorte qu'elle « produise des dispositifs d'action » pour « stimuler, engager et transformer d'autres manières d'entrevoir la fonction de l'architecture ». Selon lui, face à « la chose utile [qui] est programmée et répond, par sa technicité, à un besoin déterminé »³¹, l'inutilité des installations architecturales leur confère une intention forte à faire bouger la ville, à la faire vivre.

Concrètement, redonner le pouvoir aux citoyens, c'est leur permettre de créer de nouvelles sociabilités dans l'espace public, et leur donner un choix, voire une liberté créatrice sur les projets qui les touchent. Yvan Detraz, architecte au sein du collectif Bruit du Frigo, constate en effet que l'espace est pensé avec des préoccupations d'abord économiques, et son agencement à l'échelle urbaine ne permet pas de « projet de société »³², surtout dans les nouvelles opérations construites ex *nihilo*. Les individus se voient ainsi alloués une parcelle privée restreinte, dont la rue n'est pas le prolongement mais uniquement l'accès. L'espace est extrêmement régulé et codifié, et ne laisse pas la place au moindre vague. Face à cet utilitarisme, l'enjeu est ainsi de construire « de l'autonomie citoyenne, qui vise à établir un nouveau type de dialogue avec le pouvoir

30_ *ibid.*

31_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.102)

32_ Detraz, Yvan dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015 (p.62)

et les nouvelles gouvernances dans le but d'inventer d'inhabituelles fertilités biologiques et culturelles »³³. Et cela passe par « des pratiques d'occupation et d'investissement éphémères de l'espace public », pour entrer en contact avec la rue et ceux qui sont désireux de l'habiter.

Un autre collectif, avec lequel je me suis entretenu, défend cette idée d'outiller la société civile. C'est le collectif ETC. Ils conçoivent beaucoup d'installations architecturales, pour « rester à une échelle où n'importe qui peut se saisir d'un morceau d'architecture, et l'assembler ». La question de l'échelle, plus préhensible, ressort ainsi. De plus, leurs projets sont parfois spontanés, réalisés sans qu'on leur adresse une commande directe, du fait d'une profonde envie de rendre les populations autonomes.

« C'est des endroits qu'on identifie comme intéressants et dans lesquels on décide de travailler, de s'investir, justement de manière spontanée, donc c'est plutôt pour essayer de se lier à des habitants, à des communautés d'habitants qui ont déjà des usages sur place et nous on vient justement les outiller [...]. Donc nous notre idéal c'est un peu l'autonomie en fait. L'autonomie, l'autogestion, c'est un univers qui est pour nous idéal, qu'on a énormément de mal à faire sur des projets, parce que c'est très compliqué à faire, mais qui est quelque chose vers lequel on tend. »³⁴

— *Théo, collectif ETC*

33_ Gerogieff, Pablo dans : *ibid.* (p.74)

34_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

Les architectes qui choisissent l'installation comme médium remettent alors en cause leur propre

statut d'expert et incitent à la rupture de la frontière concepteur-usager. Il ne s'agit pas d'enlever du pouvoir à l'architecte pour le donner aux citoyens, mais bien de travailler ensemble avec un objectif commun.

« On se rend disponible et on se rend ouvert, ça c'est une posture d'architecte qui nous intéresse. Un architecte qui est pas là pour donner des ordres, pour dire comment les choses doivent être faites, parce que « je suis expert, j'ai 5 ans d'études et le diplôme donc c'est moi qui décide », mais c'est une posture qui se rend disponible en disant « moi j'ai des compétences, j'ai savoir-faire, je vais vous les mettre à disposition et on va voir comment on peut faire un truc ensemble ». Donc le projet Belsunce Tropical c'est vraiment ça, c'est vraiment essayer de faire une trame dans laquelle on va intégrer les gens, et on vient les outiller pour habiter l'espace. »³⁵

— Théo, collectif ETC

Le projet dont parle ici Théo, *Belsunce Tropical*, est une collaboration avec le Bureau de l'Envers et le graphiste Pierre Tandille. L'idée était de soutenir des dynamiques déjà mises en œuvre par les habitants, sur la place Louise Michel à Marseille. Cette place est en fait un espace vide laissé par le bombardement d'un immeuble pendant la seconde Guerre Mondiale, et est entretenue tant bien que mal par un groupe d'habitants et une association de commerçants du quartier. Ceux-là s'opposent en 2013 à la construction d'un immeuble à cet emplacement, et la création d'une future place publique est alors annoncée en 2015.



Illustration 4
Scène de chantier lors de la réalisation du projet *Belsunce Tropical* par le collectif ETC et des bénévoles
© ETC

C'est en attendant cette requalification que le collectif ETC intervient, afin de permettre l'appropriation libre et agréable de la place pour l'instant vétuste, en créant un nouvel imaginaire. Pour cela, ils mettent en place un système de contre-forts qui soutiennent illusoirement le mur aveugle. Chaque équipe participant au chantier construit alors un des contre-forts de l'installation, et détermine librement un programme attendant à celui-ci. Cette structure a ensuite été le support d'un travail graphique qui a permis de créer une identité visuelle au lieu, à la fois familière et impactante. Les équipes prenant part à la construction étaient constituées d'un mélange varié de commerçants, de jeunes issus d'un centre social Bernard Dubois-Velten, du personnel et de patients de l'Hôpital de Jour, d'étudiants en art, de membres d'autres collectifs, d'habitants du quartier...

35_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

Que ce soit par le chantier ou grâce au travail de réflexion mené à l'échelle du quartier par le Bureau de l'Envers, les Marseillais ont pu modeler selon leurs envies un bout de leur ville, sur un temps court. Et pour Théo du collectif ETC, c'est bel et bien le temps de construction communautaire qui est le plus marquant et le plus riche. C'est « en faisant la fête, en faisant des grands repas, en faisant des pauses clopes, en prenant un café le matin »³⁶, en partageant de manière informelle, que de tous nouveaux liens sociaux sont créés, qu'une expérience pratique est acquise, et que de nouvelles motivations peuvent être trouvées. Ces chantiers sont l'opportunité de l'insertion de jeunes en difficulté, comme ceux du centre social pour le projet *Belsunce Tropical*, ou « des jeunes du quartier qui ont par ailleurs du mal à accéder à de l'emploi » pour un autre projet, *l'Épopée Puget*. Mais si ces installations sont éphémères, elles ont une portée parfois inattendue, qui dépasse largement le temps de leur construction. Elles redonnent le contrôle sur l'espace, mais aussi semblerait-il, sur nous-même :

*« Voilà, il y a un gars il bossait à l'usine bah... Je ne dis pas que c'est grâce à nous, c'est surtout grâce à lui, mais il a décidé de reprendre ses études, il a réussi à se faire financer. Alors c'est pas nous, c'est lui bien sûr, mais je suis sûr que quelque part on l'a boosté là-dedans tu vois ? Et ça pour nous c'est très important, c'est quelque chose qui dépasse l'échelle de la ville ou du petit banc que tu fabriques dans ton coin. »*³⁷

— Théo, collectif ETC

36_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

37_ *ibid.*

38_ *Le PaPoMo*, description disponible sur : collectifetc.com

39_ Lydon, Garcia. *Tactical Urbanism: Short-Term Action for Long-Term Change*. Washington : Island Press, 2015 : traduction de « of a relating small-scale actions serving a larger purpose » (p.2)

Illustration 5
Le PaPoMo
installé à Marseille
© ETC

Un autre de leurs projets m'a beaucoup intéressé : c'est le *Parlement Populaire Mobile*. Très littéralement, par une forme en hémicycle modulaire sur roulettes, cette installation incite au débat dans l'espace urbain sur des questions de société. Encore un projet spontané qui cherche à donner la parole aux citoyens, en « sortant des cercles confidentiels de réflexion, [pour] dépasser un entre soi parfois rassurant, souvent inquiétant »³⁸. Beaucoup de leurs projets se rapprochent de la notion d'urbanisme tactique défendue dans l'ouvrage *Tactical Urbanism*³⁹. Merriam-Webster, qui y est convoqué, définit en effet l'urbanisme tactique comme « des actions de petite échelle servant un objectif plus grand »⁴⁰. L'emploi de ce type d'urbanisme est un moyen de présenter des actions de planification et des concepts d'aménagement à une audience plus large.



39_ Not In My Backyard décrit péjorativement les mouvements associatifs de riverains protestant contre l'installation d'activités jugées nuisantes près de chez eux, comme des industries ou des centres d'accueil de personnes en difficulté

40_ Lydon, Garcia. Tactical Urbanism: Short-Term Action for Long-Term Change. Washington : Island Press, 2015 : traduction de « Forward-thinking city leaders in New York City, for example, have discovered that the use of temporary pilot projects can help allay NIMBY fears as the possibilities for change are demonstrated in the short term. » (p.14)

41_ *ibid.* (p.10)

En effet, nombreux sont les citoyens qui ne se rendent pas aux réunions municipales mêmes s'ils y sont conviés, par peur d'un manque de connaissances, par méfiance de la réelle portée du temps qu'ils y consacreront, ou par simple désintérêt. On peut alors leur apporter des propositions construites qu'ils n'auront qu'à utiliser ou non, dans les modalités prévues ou non. L'urbanisme tactique peut ainsi aider à combler les divergences qui séparent les citoyens, les concepteurs et la ville.

« Les dirigeants avant-gardistes de la ville de New York, par exemple, ont découvert que l'utilisation de projets pilotes temporaires pouvait aider à apaiser les craintes des mouvements NIMBY³⁹, car les possibilités de changement sont démontrées à court terme. »⁴⁰

– Lydon & Garcia, *Tactical urbanism*

L'urbanisme spontané que constitue le *PaPoMo* pourrait même être appelé *DIY urbanism*, soit une fabrique de la ville faite par les citoyens, les membres du collectif agissant autant en qualité d'architectes que d'habitants à part entière. Avec un mélange d'art, de design, d'architecture, d'ingénierie, le *DIY urbanism* se veut progressiste et à la portée de tous.

Les mêmes envies animent le collectif GRU, dont j'ai interviewé deux membres, Guillaume et Anne. Le projet dont nous avons le plus parlé est celui de la Nizanerie, situé rue Paul Nizan à Nantes. Ils me racontent que c'est suite à un appel à projet de la ville, qui ne ciblait pas de lieu précis d'intervention, que le collectif FIL a

42_ Extrait d'un entretien avec Anne et Guillaume du collectif GRU

Illustration 6
La première Nizanerie livrée en 2014 par le collectif FIL
© La Nizanerie

choisi cette rue pour y construire une installation. Elle prenait la forme d'un kiosque partiellement abrité, surmonté d'un escalier qui permettait d'accéder au toit-terrasse. Ils ont saisi la potentialité du lieu, au cœur de divers enjeux dans le quartier : « il y a la halte de nuit qui est à côté, il y a tout le mur de graff, il y a pas mal de squats de sans-abris qui passent dans le coin, qui entraînent un peu là, et en même temps par rapport aux nouvelles populations qui viennent habiter, par rapport à la sécurité des lieux »⁴². L'association de la Nizanerie s'est ensuite créée, d'abord portée par les membres même du collectif, qu'ont rejoint des habitants du quartier. Ainsi, si l'installation architecturale peut outiller une population locale, elle permet aussi aux architectes mêmes d'agir spontanément sur les lieux qui les inspirent.



La maîtrise d'œuvre et la maîtrise d'usage (comme on appelle parfois les usagers d'un projet) peuvent se rejoindre pour ne former qu'un. Cette installation a permis à des populations locales qui n'avaient pas forcément la parole, notamment les plus démunis, de se retrouver, organiser des événements, groupes de discussion, échanges d'objets. Mais quand le kiosque a brûlé il y a quelques années, les activités proposées par l'association ont perdu de la vitesse. Sans aucun point de ralliement « un minimum architecturé »⁴³, même symbolique, les habitants ne pouvaient plus se réunir. C'est alors que l'association a fait appel à GRU pour le réactiver, avec une commande de mobilier urbain modulable. Ils ont donc élaboré une structure légère constituée d'étais, partiellement fermée par

43_ ibid.

Illustration 7
La seconde
Nizanerie livrée
en 2020 par le
collectif GRU
© GRU



des parois en polycarbonate pour le coin cuisine et le rangement d'outils de jardinage, intégrant un ancien four à pain appartenant à l'association, et surmontée d'une ombrière. Volontairement très haute, elle est le signal de la renaissance et de la présence de l'association dans le quartier, et génère un espace bien plus grand que ses seuls coins abrités. Anne me dit qu'ils ont « voulu se détacher du modulaire », pour créer un aspect au contraire unitaire, fédérateur. Fédérateur, comme le temps du chantier, encore une fois, qui a rassemblé des personnes diverses au niveau de leurs intérêts et de leurs provenances.

« On a eu pas mal de bénévoles, [...] il y a eu quelques étudiants de l'école qui sont venus, parce qu'ils avaient entendu parler du chantier, des amis évidemment qui sont passés, des personnes de l'association de la Nizanerie qui étaient là, il y a eu pas mal de jeunes qui sont venus en service civique, de Unicité, c'est une asso qui fait des services civiques pour des jeunes un peu paumés, qui sont mineurs souvent, et qui sont un peu en transition, ou qui ont arrêté leurs études et qui viennent de cités dans Nantes aussi. Donc eux, il y en a pas mal qui sont venus, et il y avait aussi pas mal d'hommes qui venaient via des réseaux de migrants en fait, des gens qui prenaient des cours de français. [...] Et des gens qui avaient un groupe et une asso et s'étaient mobilisés sur la concertation des Cinq Ponts justement, du nouveau lieu. Je crois que c'est Eaux Vives, l'asso d'Emmaüs. »⁴⁴

44_ ibid.

Encore une fois, la temporalité du chantier est l'occasion d'un partage de savoirs. Tous ont pu apprendre à se servir d'outils variés, à construire ensemble dans des conditions difficiles, sous la pluie et dans le froid. Les migrants qui les ont aidés ont pu acquérir quelques notions de français, désireux de pouvoir s'intégrer plus aisément. Le chantier étant ouvert et l'avancement de la construction visible, cela a aussi suscité des réactions de la part des passants : des compliments sur l'aspect général de l'installation et des questionnements sur le futur du quartier notamment. Mais la question de la future appropriation du lieu a aussi été soulevée : à *qui s'adresse-t-il* ? Certains auraient souhaité une meilleure couverture au lieu d'une ombrière, des sans-abris notamment, d'autres que les espaces fermés soient accessibles à tous. Et cela a fait l'objet de beaucoup de réflexion au sein du collectif. La décision a alors été prise de prescrire l'usage de l'espace aux membres de l'association, pour ainsi éviter qu'une appropriation trop libre ne finisse par exclure une partie voire la totalité des usagers.

Enfin, le chantier s'est terminé par un temps fort, la fête de la soupe autour du nouveau kiosque de la Nizanerie. Les bénévoles, habitants et membres du collectifs ont ainsi pu échanger de manière informelle, comme c'est rarement le cas à la livraison d'un équipement public.

Ainsi, par la construction d'installations architecturales, les habitants ont l'opportunité de construire un peu de leur environnement, et sont inclus dans des décisions qui d'ordinaire leur échappent. Ce processus de création et de conception collectif « brise un peu notre rapport à l'espace, où on ne le consomme plus, on le produit »⁴⁵.



Illustration 8
Scène de chantier pendant la construction de la Nizanerie, avec l'aide de bénévoles
© GRU

45_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC



Chapitre 2

—

L'installation
architecturale pour
essayer, et vite

Préambule

Hugues Piazza, étudiant à l'ESTP et en master stratégies territoriales et urbaines, constate la standardisation de l'espace public que nous subissons. Selon lui, après la crise économique, le coût des projets est devenu un élément particulièrement déterminant, et « jamais les entreprises de construction n'ont travaillé aussi vite, dans un contexte concurrentiel aussi fort ». De plus, la contrainte de la réglementation est devenue prépondérante dans tous les lieux accueillant du public. On assisterait alors à une « normalisation de l'espace public »⁴⁶. Patrick Henry, architecte et urbaniste, maître assistant à Paris-Malaquais, fait le même constat : « les aménagements se sont standardisés et se répètent de villes en villes, de quartier en quartier, à l'image de ce qu'est devenue la rénovation urbaine : un catalogue de recettes et de détails-types »⁴⁷.

Face à cette aseptisation généralisée, l'installation architecturale est un médium de plus en plus saisi, comme nous l'avons vu, pour son échelle facilement préhensible par les habitants, mais aussi pour sa rapidité de mise en œuvre. Face à des projets plus traditionnels et pérennes, elle permet la formalisation presque directe d'un objet. Le temps qui sépare la conception est la réalisation peut ainsi être drastiquement réduit, et la conception se fait même souvent en partie pendant la réalisation. La spontanéité d'action qu'elle permet semble avoir de nombreuses vertus quant à l'appropriation possible de la ville par

ses habitants. Mais elle pose la question des usages qui sont permis dans l'espace urbain et de l'efficacité de tels projets face à des plans d'urbanisme à grande échelle.

L'installation architecturale permet-elle la création d'une ville plus adaptable, plus libertaire ?

Si « l'espace public [...] agit comme une boîte de résonance des demandes locales »⁴⁸, de nombreux concepteurs tentent en tout cas d'y prêter l'oreille. Et l'installation architecturale semble a minima être un bon moyen d'explorer au sein de la discipline, que ce soit au niveau des usages, mais aussi des rapports inédits qu'elle crée entre des architectes aux compétences et aux horizons différents.

48_ Trinta, Joao-shinho dans : *ibid.* (p.48)

Illustration chapitre 2

Chantier du projet
l'Épopée Puget,
par les membres
du collectif ETC et
des habitants
© ETC

46_ Piazza, Hugues dans :
Baobab dealer
d'espaces.
Espace public,
espace politique. Bordeaux :
BAOBAB dealer
d'espaces, 2015
(p.55)

47_ Henry, Patrick
dans : *ibid.* (p.57)

Préfigurer des usages

Qui dit uniformisation des espaces publics, dit uniformisation des usages. Selon Sonia Curnier, architecte et urbaniste, les activités politiques, culturelles et économiques ont migré au cours du XX^e siècle intra-muros, et ont quitté l'espace public, là où ont pris place des usages plus récréatifs⁴⁹. Mais nous ne semblons plus aujourd'hui avoir à notre disposition beaucoup d'infrastructures ou de mobiliers urbain permettant ces divertissements. La question semble toujours être la même pour les concepteurs : comment distinguer le nécessaire de l'optionnel ? Constantin Petcou et Doina Petrescu, membres de l'Atelier d'Architecture Autogéré, dénonce en effet un « appauvrissement de l'espace urbain [qui] se manifeste par la disparition progressive des espaces à usage collectif et des espaces susceptibles d'être appropriés, pour des usages informels basés sur la responsabilité et la confiance réciproque. »⁵⁰ Chaque m² de nos espaces publics se doit aujourd'hui d'être rentable et contrôlable.

Sonia Curnier propose alors de varier les degrés d'appropriation des différents espaces de la ville. Dans certains cas, il s'agirait d'en proscrire l'usage, dans d'autres de le prescrire à un seul usage, et dans d'autres encore d'encourager une appropriation plus libre et exploratoire. Dans cette dernière configuration d'aménagement, seraient ainsi favorisées « l'improvisation, l'interprétation et l'expérimentation

citadine en laissant planer le doute sur leur fonction, quitte à devoir tolérer une part d'incertitude quant aux usages qui pourraient subvenir »⁵¹.

Il faudrait donc, en permettant une liberté d'usages, inciter à une appropriation accrue des espaces publics par les usagers. Le terme « usager » en lui-même est d'ailleurs un piège selon Jean-Michel Léger, car il a tendance à anonymiser, à lisser les différences entre les individus qui génèrent des dynamiques d'appropriation de l'espace très personnelles. Selon lui, ce terme est « tout juste bon à désigner les clients de la poste ou des transports publics les jours de grève »⁵² : c'est le nom générique donné par les médias et architectes aux habitants, citoyens, individus, qui sont pourtant pluriels. Il s'agit de personnes à part entière qui ont une force de choix. L'enjeu, selon les membres de AAA, serait ainsi de faire face à la « désubjectivation »⁵³ de l'espace urbain par l'économie capitaliste, c'est-à-dire à l'uniformisation des besoins particuliers des populations dans un but de rentabilité.

Le terme « usager » que j'utiliserai cependant dans mon analyse est ainsi à charger de la diversité et de la richesse de l'individualité de chacun d'entre eux.

Selon Jonathan Hill, architecte, historien et auteur, l'individu s'approprie un espace simplement à partir du moment où il y exerce des usages. Il distingue trois types d'usagers : le passif, qui accepte l'architecture comme telle et la vit comme elle a été conçue, le réactif qui peut quelque peu modifier l'usage du lieu mais dans « le cadre donné par l'architecte »⁵⁴ et le créatif qui va modifier l'espace voire y avoir des usages

49_ Curnier, Sonia dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015 (p.45)

50_ Petcou, Constantin et Petrescu, Doina. *Agir l'espace* dans : *Multitudes*, 2007 (n°31), p.101-114

51_ Curnier, Sonia dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015 (p.46)

52_ Léger, Jean-Michel. *Usage*. Paris : Ed. de la Villette, 2013 (p.30)

53_ Petcou, Constantin et Petrescu, Doina. *Agir l'espace* dans : *Multitudes*, 2007 (n°31), p.101-114

54_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.95)

contre-indiqués. Dans tous les cas, selon lui, l'espace vécu diffère toujours largement de l'espace conçu, et l'architecte doit accepter l'altération de ses intentions. Il l'affirme ainsi : « *To use a building is also to make it* »⁵⁵.

Cette transformation et appropriation par l'usage est également défendue par Bernard Tschumi qui, loin de concevoir des bâtiments hermétiques, intègre entièrement l'usager dans le fonctionnement de ses architectures. Il permet le détournement des fonctions des espaces qu'il conçoit, comme c'est le cas avec la rampe vitrée du Alfred Learning Center de l'Université de Columbia. Techniquement elle est peu efficace, car elle n'est pas le moyen le plus rapide pour se rendre en cours, et elle rend même les salles qui se trouvent derrière relativement sombres. Mais l'espace offre la capacité d'être appropriable, et les usagers qui habitent le bâtiment complètent visuellement la façade par leurs mouvements, mais aussi par des installations et expositions⁵⁶.

Pour revenir au cas de l'installation architecturale, elle a justement été saisie par des architectes contemporains pour la maniabilité de sa forme et l'impact aisé qu'elle peut avoir en milieu urbain. C'est notamment Cédric Price qui cherche à empuissanter⁵⁷ les citoyens par ses architectures. Price est vu par les architectes de son temps comme un avant-gardiste du fait du renversement de la position de l'usager au sein de la ville qu'il opère : c'est lui qui modèlerait son environnement. « Il confiait ainsi au public, tout à fait consciemment, un contrôle sans précédent sur son environnement et sa propre destinée »⁵⁸. À cette fin, il proposait des

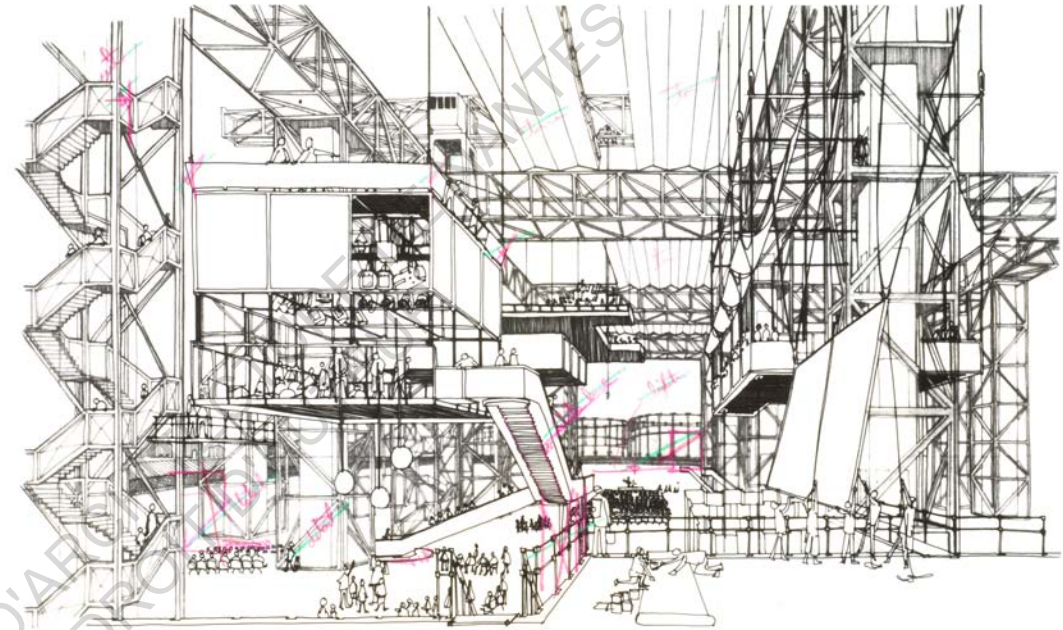


Illustration 9
Dessin du Fun
Palace par Cédric
Price

installations favorisant « l'indéterminabilité des usages ou l'autodétermination »⁵⁹. Il renverse par la même occasion la position de l'architecte, qui ne cherche plus à répondre à un programme mais surtout à créer la surprise, à proposer des « univers potentiels ». L'une de ses installations les plus renommées est une architecture de papier : c'est le *Fun Palace*. Elle est proposée comme « un projet offrant des réponses à plusieurs problèmes de l'époque : avec son concept de technologies interchangeable, de participation et d'improvisation sociale »⁶⁰. L'installation est engagée politiquement, car elle propose dans une ère de séparation du temps de travail et de loisir, de s'instruire et de se divertir simultanément, et surtout que toute personne puisse le faire sans distinction de classe. Il brise ainsi le zoning urbain traditionnel suivant cette

55_ Hill, Jonathan. *Actions of architecture: architects and creative users*. London ; New York : Routledge, 2003 (p.112)
traduction : « Faire un bâtiment, c'est aussi l'utiliser »

56_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011

57_ Traduction de *to empower*, dans le sens « donner plus de pouvoir à », par Damasio, Alain, dans : *Le réveil des imaginaires*, revue *Socialter*, 2020 (hors-série)

58_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.146)

59_ *ibid.* (p.144)

60_ *ibid.* (p.145)

séparation travail / loisir, en cherchant une interaction entre l'activité intellectuelle et le moment de détente, en pleine ville. Concrètement, Price établit des listes d'activités qu'on pourrait exercer au sein de ce *Fun Palace*, avec des dispositifs ou espaces dédiés à chaque action. Mais à la fin de ses listes, il ajoute « *why not try playing the opposite* »⁶¹. Cela induit qu'on peut y exercer tous les usages et leurs contraires, et appelle à la créativité de l'utilisateur. L'architecture de cette installation est modulable, voire anticipative : Price cherche à « anticiper la nature, la forme et les fonctions futures » mais aussi proposer des espaces tels qu'ils pourraient « rendre possibles des activités inédites, socialement indéfinies ». L'architecte démontre ici une réelle responsabilité sociale : il veut « rendre compte d'une réalité défaillante avant de donner forme à l'architecture »⁶². Le projet Magnets notamment, est une série d'installations s'implantant dans l'espace urbain pour donner à voir des lieux inaccessibles. Cela répond à des polémiques quant à la privatisation des lieux, et génère ce que l'on peut appeler un urbanisme démocratique.

À une autre échelle, c'est cette multiplicité d'usages que voulait le collectif GRU pour le kiosque de la Nizanerie, ainsi qu'une maniabilité de la structure finie :

« – L'idée c'était de pouvoir venir plugger plein de trucs dessus, et que nous on fournissait juste le cadre, tout ça, avec la petite cabane quand même pour la cuisine, et après c'était juste une structure où tu peux imaginer faire plein de choses, les tendre... »

63_ Extrait d'un entretien avec Anne et Guillaume du collectif GRU

64_ *ibid.* 61

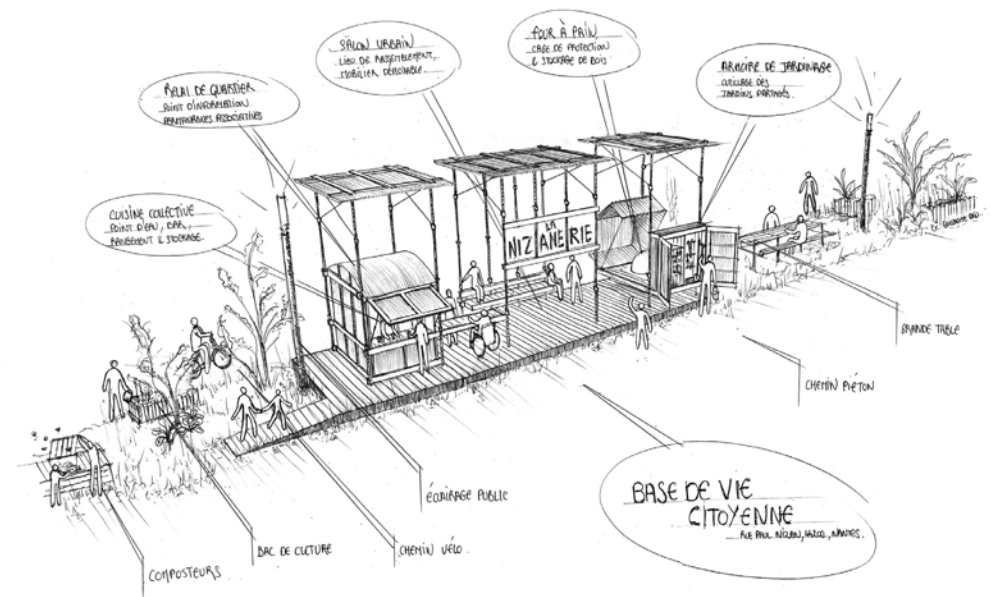
65_ Detraz, Yvan dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015 (p.62)

Illustration 10
Axonomie décrivant les divers usages prévus pour la Nizanerie
© GRU

– Accrocher de nouvelles assises. [...] Et tout peut être démonté, tous les éléments comme le bar, le banc, pas tout mais, c'est quand même pas mal de choses qui sont boulonnées, et donc que tu peux déboulonner et tu auras toujours la structure qui tiendra. »⁶³

– Guillaume et Anne, collectif GRU

Cet aspect permissif de l'installation architecturale est en contraste avec la lenteur et la lourdeur de l'architecture conventionnelle que déplore Bernard Tschumi, qui selon lui « ne contribue que trop peu à enrichir la vie des individus : trop solide, elle arrive toujours trop tard. »⁶⁴. L'idée défendue par de nombreux collectifs aujourd'hui est ainsi de « penser un urbanisme plus souple, plus évolutif, plus organique dans sa manière de faire »⁶⁵.



61_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.164)

62_ *ibid.*

Et cela passerait par la construction d'architectures éphémères, qui représente une « alternative à l'impasse de l'urbanisme planificateur actuel »⁶⁶, car elles répondent aux besoins réels des populations sur un temps donné, sans vouloir accueillir des usages forcément durables et universels. Elles n'ont pas cependant vocation à supplanter l'architecture plus conventionnelle, mais à en être complémentaire. Elles offrent en tout cas une *affordance* élevée, selon le terme de James Gibson, « entendue ici comme la capacité d'un édifice à offrir l'opportunité de son usage à partir de la conception qu'un usager potentiel en a »⁶⁷. Il s'agit donc d'une forte marge de manœuvre quant à l'usage qu'une personne peut avoir d'un lieu.

Ces installations, selon Jaime Lerner, urbaniste et ancien maire de Curitiba au Brésil, doivent être placées dans des endroits stratégiques pour avoir un impact optimal. C'est ce qu'il appelle de l'acupuncture urbaine. Dans l'acupuncture médicinale, « l'insertion des aiguilles en des points précis aide l'organisme à produire des substances indispensables au bon fonctionnement du corps et de l'esprit »⁶⁸. Par analogie, l'aiguille est l'intervention architecturale, et la substance relâchée est l'activité humaine, sans laquelle la ville n'est pas. L'urbaniste croit ainsi en le pouvoir d'interventions minimales sur des zones précises qui aident à la ville à « guérir »⁶⁹. Carole Lévesques, elle, parle plutôt de l'équilibrer.

En tout cas, la construction de petites structures permettrait le début d'un changement à plus grande échelle, qui partirait des individus eux-mêmes et de leur appropriation d'un lieu. Jaime Lerner invite à

diversifier les usages, mais aussi les usagers : « plus la ville sera prise comme le mélange de fonctions, de revenus, d'âges, de lieux de rencontre, plus elle sera vivante »⁷⁰. Il y a même une certaine urgence selon lui, à ne pas laisser un terrain vide de toute activité, car ces lieux sont l'opportunité de proposer des alternatives, même si leur durée de vie est courte. Enfin, ces micro-interventions sont l'œuvre d'une pensée frugale. C'est en réduisant les moyens financiers que cet ancien maire de Curitiba a su transformer sa ville de manière créative : « prenez le budget d'une ville et supprimez un zéro, commence alors l'ingéniosité ; coupez encore un zéro et naît la créativité »⁷¹.

Julia Tournaire, architecte, urbaniste, et chercheuse indépendante, est plus critique au sujet des effets des installations. Elle craint que l'urbanisme temporaire ne soit qu'illusoire et ne permette pas de réelles innovations au sein de la société, mais ne restent que des modes de constructions « alternatifs », des *ailleurs* divertissants qui servent de parenthèse entre la friche et l'hôtel de luxe qui se construira par-dessus. Les constructions seraient toujours éphémères et jamais intégrées à la fabrique même de la ville. Elles constitueraient effectivement des hétérotopies, mais qui ne généreraient jamais vraiment de transformation dans nos villes en tant que telles⁷².

D'un autre côté, elle salue la démarche duale des collectifs qui se servent « du fonctionnement contradictoire de la ville » (constituées de friches et d'hôtels de luxe, pour caricaturer), en étant dans une « volatilité spatiale et temporelle »⁷³. Ils agissent en tout lieu leur semblant intéressant et « œuvrent ainsi

66_ *ibid.*

67_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.24)

68_ *ibid.* (p.104)

69_ Lerner, Jaime. *Acupuncture urbaine*. Paris : L'Harmattan, 2007 (p.13)

70_ *ibid.* (p.43)

71_ *ibid.*

72_ Tournaire, Julia dans : Rollot, Mathias, Atelier Georges. *L'hypothèse collaborative: conversation avec les collectifs d'architectes français*, Hyperville, 2018 (p.273)

73_ *ibid.*

à une réappropriation urbaine généralisée ». Ceux-là sont aussi dans une spontanéité d'action qui permet comme énoncé précédemment, une adaptation rapide aux besoins citoyens, face à « l'inertie et [...] la complexité des grandes institutions culturelles ou sociales, qui ont elles, besoin de beaucoup de temps et de moyens pour mettre en place la moindre mesure, puis analyser ses impacts, puis recommencer. »⁷⁴

74_ *ibid.*

75_ Entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

Illustration 11

Scène de jeux sur les mobiliers en pisé et bois réalisés par le collectif ETC et des habitants © ETC

C'est pour cette raison que les villes elles-mêmes se saisissent de plus en plus de l'installation architecturale comme médium de renouvellement urbain. On voit alors fleurir beaucoup de projets se disant participatifs, incluant de la concertation, proposant de la co-construction. Ces notions sont cependant largement instrumentalisées par certaines villes ou promoteurs⁷⁵. Leur but n'est que rarement de permettre



une variété d'usages, mais plutôt de se garantir une image honorable qui va aider à l'acceptation d'un projet. N'aboutissant donc pas toujours à une réponse adaptée, ou à une quelconque formalisation des demandes des habitants, les processus d'intégration citoyenne sont souvent des expériences frustrantes. Pour contrecarrer cela, les collectifs doivent alors veiller à choisir des projets qui collent à leurs valeurs, en prenant garde aux maîtrises d'ouvrage plus ou moins insidieuses quant à leurs intentions. Le processus de préfiguration d'usages a ainsi été enrayé par la mairie de Marseille dans le cas du projet *L'Épopée Puget* par le collectif ETC :

« En fait ce projet en deux mots, moi je dis que c'est un échec, c'est simple c'est que c'était un projet de préfiguration, un projet où on vient préfigurer des usages, et commencer à fédérer une communauté, pour transformer un espace. Mais ce qui s'est passé c'est qu'on a fait ce travail-là et que la mairie... ça s'est arrêté là en fait. Elle a dit « oh bah c'est très bien, il y a trois bancs, bah voilà c'est bon les gens sont contents ». Alors qu'en fait, la réelle démarche, c'était de dire que maintenant qu'on a préfiguré on a commencé à préparer le terrain, on a commencé à retourner, à labourer et à préparer la terre pour qu'il y ait un projet qui se lance. Donc nous ce qu'on a tenté de faire pendant toute cette histoire de la halle Puget, c'était de tendre un bâton à la mairie, pour que la mairie prenne le relais et lance un projet plus ambitieux et pérenne sur cette place. »⁷⁶

76_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

Outre le degré d'investissement de la maîtrise d'ouvrage et les intentions des architectes, l'élément le plus déterminant quant à l'efficacité d'une installation reste sa réception par les usagers. Même si l'installation « permet de tester concrètement des installations dans l'espace public, préfigurant ses évolutions possibles »⁷⁷ selon Yvan Detraz du collectif Bruit du Frigo, l'évolution en question dépend des dynamiques qu'elle réussit à créer ou non. Pour leur projet *Le Jardin de ta sœur*, l'idée était de « déclencher une action militante de reconquête du terrain, d'un espace vert pour le quartier », et cela a fonctionné : « aujourd'hui, un collectif s'est formé pour maintenir le jardin »⁷⁸.

C'était également le cas avec le premier kiosque de la Nizanerie fait par le collectif FIL : les usages n'ont pas été préfigurés mais bel et bien créés. Le nouveau lieu, livré récemment par le collectif GRU et leurs bénévoles, a été tout aussi bien reçu. Cette installation a une durée de vie estimée à cinq ans, avant les futures opérations d'aménagement du quartier. Mais certains de leurs projets précédents étaient spontanés et n'entraient pas dans le même cadre légal. Ils ne pouvaient alors pas s'empêcher d'espérer qu'ils soient pérennisés tant ils seraient bien reçus. Anne et Guillaume citent par exemple certaines œuvres du voyage à Nantes qui étaient destinées à être temporaires, mais pour lesquelles on a pris des mesures afin qu'elles restent dans l'espace public, face à leur succès et, probablement, à l'augmentation des flux touristiques qu'elles génèrent. Et c'est arrivé, à moindre échelle, à celle que GRU a conçu au square de l'Aviation à Bruxelles. Du moins, sans être pérennisée, elle n'a pas été détruite tout de suite.

77_ Detraz, Yvan dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015 (p.62)

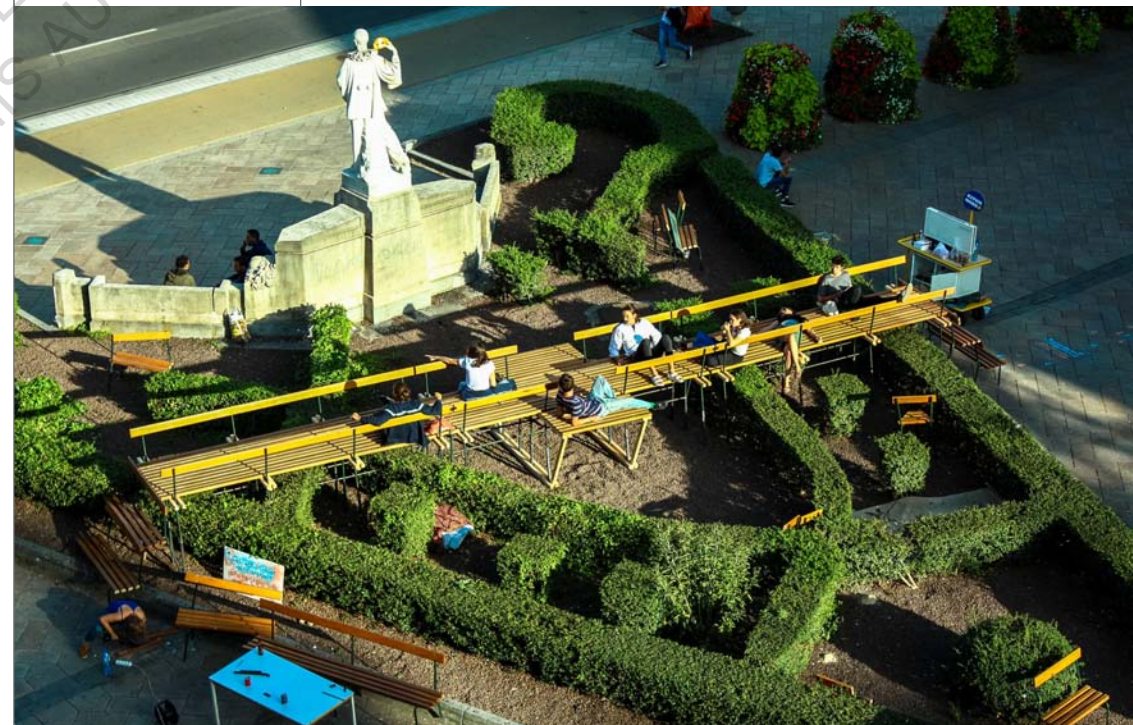
78_ *ibid.*

79_ Extrait d'un entretien avec Anne et Guillaume du collectif GRU

Illustration 12
L'équipe du collectif GRU installée sur son installation au square de l'aviation à Bruxelles. Celle-ci a été réalisée avec des bancs d'école récupérés, avec l'aide d'habitants du quartier.
© GRU

« Le square de l'aviation c'était plutôt une bonne surprise pour le coup, parce que globalement on n'a été soumis à aucun bureau d'études, c'était complètement sauvage et complètement temporaire. Et en fait ça devait rester un mois, et en fait c'est resté plusieurs mois. Avant que bon, par contre, la mairie de Bruxelles ne vienne le détruire au camion-benne sans possibilité de le démonter. Mais c'était quand même assez chouette [...] cette expérience-là où on a fait notre install et personne nous a rien demandé, personne n'a ennuyé les habitants qui nous avait appelés pour le faire, et c'est resté plus longtemps que prévu. »⁷⁹

— Anne, collectif GRU



Ainsi, la construction d'installations ne permet pas seulement de donner à l'architecture des formes inédites. Ces explorations vont souvent de pair avec des envies de changement de la part des concepteurs quant au fonctionnement de la ville. Plus que des tests érigés sans but, elles cristallisent le renouvellement de la pensée d'une ère, et les multiples installations qui apparaissent dans nos rues constituent un vaste catalogue de possibilités d'usages. Et ce catalogue s'enrichit à chaque nouvelle expérimentation urbaine. Laurids Ortner, membre du groupe HR-Co, affirme ainsi dans un article de Domus en 1977 « whatever could be more livable, more beautiful must be attempted »⁸⁰. Et c'est ce que font les collectifs que j'ai cités, et bien d'autres : ils essayent.

80_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011
traduction : « tout ce qui pourrait être plus vivable, plus beau doit être tenté »

Explorer au sein de la discipline

Si l'espace urbain peut devenir un réel laboratoire pour y tester à l'échelle 1 une vaste diversité d'usages, la construction d'installations permet également des explorations qui feront avancer la discipline architecturale en elle-même. Ces constructions, qu'elles soient spontanées ou commandées, sont l'occasion d'éprouver de nouvelles matérialités, formes, assemblages, directement dans la rue. En construisant dans une certaine immédiateté, les concepteurs d'installation « limitent les pré-formalisations pour ne pas trop formater leurs explorations »⁸¹. Ils cherchent ainsi souvent à s'éloigner du générique, du standard.

81_ Tournaire, Julia dans : Rollot, Mathias, Atelier Georges. *L'hypothèse collaborative: conversation avec les collectifs d'architectes français*, Hyperville, 2018 (p.274)

Mais pourquoi est-il plus aisé d'explorer avec des constructions de petite échelle ? Selon Phyllis Richardson, c'est parce que face aux « difficultés programmatiques certaines » d'un bâtiment conventionnel, la miniaturisation de l'architecture permet de revenir à l'« essence même de la création »⁸². On peut ainsi concentrer toute son attention à « explorer les détails de construction, approfondir le plaisir des matériaux ou le jeu des formes »⁸³. C'est d'ailleurs la vocation qu'elles ont toujours eue, dans la ville des Lumières, face à « de nombreux problèmes d'hygiène et des politiques émergentes d'embellissement de la ville »⁸⁴ : l'architecture temporaire permet d'imaginer de nouveaux dispositifs, plus fiables, plus salubres.

Jacques-François Blondel propose, de la même manière, la construction d'installations architecturales dans l'école d'architecture qu'il crée en 1740, et qui est reconnue en 1743 par l'Académie Royale d'Architecture. Il s'en sert comme médium d'apprentissage et d'expérimentation des techniques de constructions avec ses élèves⁸⁵.

À notre époque, le collectif ETC notamment, l'utilise dans un but d'apprentissage autant personnel que collectif. Ils refusent ainsi d'adopter une démarche établie dans leur processus de conception d'équipements, d'œuvres temporaires ou pérennes. Ils prônent l'exploration continue, cherchant à apprendre des bénévoles et des autres corps de métier. Et selon eux, aucune des solutions qu'ils apportent n'est une recette qui marche à tous les coups. Ils font selon leurs envies, selon le

82_ Richardson, Phyllis, et al. XS : *Grandes idées, Petites structures*. Paris : Thames & Hudson, 2002 (p.9)

83_ *ibid.*

84_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.118)

85_ *ibid.* (p.133)

contexte, selon les personnes qu'ils rencontrent. Ils cherchent à se « rapprocher du bon sens paysan »⁸⁶, du vernaculaire, en créant des architectures qui sont situées avec un lieu, avec des personnes, avec une histoire. Ils ne proposent d'ailleurs pas de *solutions* à proprement parler mais des *alternatives*. Et c'est en explorant constamment qu'ils ont parfois de bonnes surprises, qu'ils peuvent réintégrer à de futurs projets. C'est le cas par exemple de l'*Épopée Puget* que j'ai déjà évoqué, réalisé par ETC. Le collectif a pris le risque de réaliser du mobilier en pisé, une technique facile à mettre en œuvre mais peu pratiquée, laissant donc une certaine place à l'improvisation. Même si ce projet de préfiguration s'est arrêté là, et que le mobilier à destination temporaire a commencé à s'effriter, cela a créé une base de savoir-faire exploitable par le collectif ETC mais aussi d'autres architectes. Théo défend d'ailleurs cette notion d'exploration, plutôt que celle d'innovation que j'avais.

86_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

Illustration 13

L'une des tentatives de pisé pour la réalisation de mobiliers urbains par le collectif ETC et des habitants sous la halle Puget
© ETC



« « Innovation » ça suppose toujours des succès, mais nous on préfère l'expérimentation [...]. Parce que tout ce qu'on fait, tous les projets qu'on fait ont une part d'expérimentation, on prend des risques et on a toujours une part d'échec dans nos projets mais qui est normal et qui est en fait très salubre quoi. Et on apprend tout le temps en fait. On fait notre propre école tout le temps. »⁸⁷

– Théo, collectif ETC

Pablo Georgieff, architecte et cofondateur du collectif Coloco, défend la même idée de s'adapter à un lieu et à une population, pour répondre à leurs besoins spécifiques mais aussi utiliser des ressources disponibles sur place. Ainsi, selon lui, « la fourmillante recherche de nouvelles voies qui œuvrent à prendre soin du bien commun » s'appuie « sur des modèles uniques, *site specific* et *community specific*. Par leur nature, ils sont impossibles à ériger en recettes et encore moins en modèles »⁸⁸. La démarche menée par des concepteurs avides de renouvellement et d'exploration, permet ainsi d'« étendre [le] champ [architectural] par le biais d'expériences qui en redessinent les frontières »⁸⁹.

87_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

88_ Georgieff, Pablo dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015 (p.73)

89_ *ibid.* (p.74)

Mais permettre ces expérimentations urbaines ne coule pas de source. Les normes régulant les constructions sont très contraignantes, surtout lorsqu'il s'agit d'accueillir du public. Mais c'est aussi, étonnamment, ces réglementations qui peuvent être assez permissives. Le biais le plus utilisé est ainsi le temporaire, beaucoup moins cadré, voire l'installation artistique qui peut être encore plus libre. Pour le cas

de la Nizanerie pour laquelle on a fait appel au collectif GRU, la commande était celle d'un « mobilier urbain »⁹⁰. C'était ce que l'association avait réglementairement le droit de construire dans le cadre de sa convention d'occupation du site, mais qui a concrètement abouti à des « morceaux d'architecture »⁹¹. Forts de leur projet au square de l'aviation à Bruxelles qui était spontané et sauvage, ils ont pris les mêmes précautions quant à la solidité de leur construction. Cela ne s'est finalement pas avéré suffisant, puisque leur construction a été considérée par la ville comme un bâtiment, dont la vocation était de durer plus de 6 mois. Et entre 6 mois et deux ans de durée de vie, les normes sont encore plus strictes, me dit Anne. L'appel à un bureau d'études a finalement été obligatoire et on leur a demandé de renforcer largement la structure, à leurs frais. Cependant, avoir plus ou moins ignoré le cadre réglementaire dans un premier temps leur a permis beaucoup plus de libertés au niveau formel. Ils ont ainsi assemblé et détourné plusieurs éléments de réemplois, comme des étais, avec une structure légère partiellement mise en tension par des câbles en acier. En suivant les recommandations techniques des réglementations, leur idée aurait sans aucun doute été formalisée de manière plus standard :

« Par le détournement, il faut que tu fasses valider les choses en fait, il faut que tu étudies avec un bureau d'étude comment tu vas faire en sorte de mettre en œuvre cet élément-là, et ça, ça a un coût qui est assez énorme. Et quand tu veux juste faire de l'expérimentation et que tu es convaincu que ça peut fonctionner, pour le coup il peut vite te



Illustration 14
Scène de jeux sur l'installation sauvage du collectif GRU au square de l'aviation, construite sans consultation d'un bureau d'étude
© GRU

dire « bah en fait non tu vas pas mettre des étaies, tu vas mettre des gros carrés en métal », et en fait toute la symbolique de l'installation elle vient de ça... Donc quand le bureau d'étude commence par nous dire « va falloir tout enlever et remplacer par des gros poteaux », bah non en fait ça n'a plus de sens. C'est que les bureaux d'études, eux derrière c'est aussi des questions d'assurance, tu vois. »⁹²

– Guillaume, collectif GRU

Ainsi, le peu de normes régulant les structures temporaires, ou un détachement vis-à-vis de celles-ci, qu'il soit volontaire ou non, permet réellement de construire de manière alternative. Pour le faire dans les règles, il faut un certain budget, ce que n'ont pas forcément de jeunes architectes désireux de changer les codes de leur profession.

90_ Extrait d'un entretien avec Anne et Guillaume du collectif GRU

91_ *ibid.*

92_ *ibid.*

« Je pense que très clairement avec un petit budget et dans les règles ça empêche énormément. Après si c'est la mairie qui décide d'organiser de l'expérimentation et qu'elle est prête à mettre le budget, en soi tu vois ça, ça peut le faire, et encore que c'est des choses comme la Pêcherie, la guinguette et compagnie derrière. »⁹³

– Guillaume, collectif GRU

Mais la plupart du temps, les mairies restent dans un objectif de rentabilité qui entrave toute initiative d'expérimentation, tentant également de garder le contrôle sur la fabrique de la ville :

« Faire au moins cher devient l'objectif numéro un, quels qu'en soient les sacrifices. De fait, les pouvoirs publics s'en trouvent paralysés – notamment en raison de normes de plus en plus pointilleuses – et ont les plus grandes peines à ouvrir des espaces d'expérimentation, mus par la peur que le singulier ne mine la règle »⁹⁴

– Pablo Grieff, collectif COLOCO

93_ ibid.

94_ Georgieff, Pablo dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015 (p.72)

Certains architectes utilisent quant à eux le détournement d'éléments existants pour faire avancer les normes en elle-même, en les contournant, ou en trouvant des biais comme l'appellation d'« installation artistique ». 2012architecten par exemple, est un groupe d'architectes qui conçoit des installations à partir de matériaux issus du réemploi pour afficher le circuit important de déchets qui existe, et proposer leur éventuel usage dans le domaine de la construction.

En 2007, ils montent notamment l'exposition *OmBouwen/ReStructure* tenue en 2007 au Stroom Den Haag, le centre d'arts visuels et d'architecture de La Haye, sur le thème des constructions intelligentes. Cette exposition propose des solutions pour construire mieux, plus léger, plus malin, plus durable, en partie grâce à la réutilisation ou au recyclage de matériaux. Une partie de la scénographie de cet événement est réalisé avec des cadres de fenêtres en aluminium récupérés sur la façade de la résidence de logements sociaux *Zwarte Madonna*⁹⁵. Une autre de leur installation est *Recycloop*. C'est une structure sculpturale entièrement composée d'éviers récupérés. Installée à Utrecht pour le festival *Aan de Werf*, elle récupérait l'eau de pluie qui pouvait être utilisée dans le circuit d'eau grise du pavillon, afin de vider les toilettes utilisées par les visiteurs du festival, entre autres⁹⁶.

95_ Giovanna, Mirko, Jochen, et CCA. *Actions : Comment s'approprier la ville* [Catalogue de l'exposition au CCA, Montréal, Québec]. 1ère éd. Montréal : CCA, 2008

96_ ibid.

Illustration 15
Installation *Recycloop* de 2012architecten, à Utrecht
© Superuse Studio



Sans autre fonction que celle-ci, elle reste visuellement provocante, car elle rend visible le flux de déchets par tous et propose leur réutilisation de manière créative. Ces architectes appellent ainsi à changer nos manières de construire, en élaborant des alternatives réelles qu'ils communiquent autour de leurs projets. Ils ont par exemple fait émerger les concepts de *cradle to cradle* ou d'*upcycling*⁹⁷, qui proposent qu'un déchet de construction puisse devenir une matière première pour autre chose, en augmentant même sa valeur par une utilisation astucieuse. Avec des installations comme celles-ci, et le travail d'organismes qui ont de plus en plus de visibilité comme ROTOR, qui propose un véritable marché de matériaux de réemploi, les normes sont bel et bien susceptibles de changer. À terme, les expérimentations menées à petite échelle pourraient alors être intégrées à la construction de bâtiments plus conventionnels et pérennes.

L'installation architecturale représente ainsi une figure hors-norme dans le domaine, qui catalyse autour de sa construction de nombreux acteurs, et crée des rapports inédits entre eux. Comme énoncé précédemment, l'urbanisme adaptatif que défendent certains concepteurs d'installations propose de renverser la conception pyramidale que nous connaissons, d'une institution puissante vers la population, pour instaurer un dialogue avec les citoyens. Cela se ressent dans leur rapport aux futurs usagers, mais aussi dans leur fonctionnement interne. Le collectif ETC a ainsi adopté un système de prise de décision et de répartition des tâches totalement horizontal.

97_ *ibid.*

« On est un peu comme une famille, il y a deux chefs de projet en général par projet, soit deux soit trois, et après on a des outils de communication en interne très réguliers. Alors ça nous prend beaucoup de temps aussi parce que c'est très difficile d'être d'accord ensemble [...]. On fait jamais de votes par exemple, on travaille plutôt au consensus, donc arriver à être d'accord, tous, à faire des choix, à être heureux de ces choix, tous, tout ça prend beaucoup d'énergie, beaucoup de temps mais pour nous c'est la base en fait. Si on arrive pas à proposer un modèle de société alternatif, engagé et autogéré à six, on peut pas prétendre de le faire à l'échelle de la société. »⁹⁸

– Théo, collectif ETC

Cette horizontalité dans le processus décisionnel va de pair avec une envie de diversifier leur pratique en faisant appel aux compétences d'autres personnes, qu'elles soient professionnelles ou non. Explorer dans la pratique, c'est aussi inventer de nouvelles manières de faire de l'architecture à plusieurs, la conception-réalisation d'installations requérant des compétences techniques précises.

« Tu vois on a monté un atelier de sérigraphie, on s'est formé au métal, à un moment on a fait de la vidéo, on fait des cours de couture, le jour d'après on fait un projet qui est pas du tout un projet ouvert mais qui est un projet qui est intéressant dans la dimension des matériaux, la foi d'après on essaye de travailler avec un jeune public. »⁹⁹

– Théo, collectif ETC

98_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

99_ *ibid.*

On sort ainsi de l'hégémonie de l'architecte sachant, au profit d'une certaine humilité dans la conception. Concevoir à plusieurs c'est s'adapter à un mélange particulier de compétences et d'envies, et cela se lit dans l'esthétique et les usages permis par le produit fini. Un projet plus divers au niveau de ses inspirations est plus à l'image de la population qui va l'utiliser, constituée de personnes très différentes, qui le recevront de manières très différentes. Ainsi, « la capacité de se mouler aux contingences et de générer le projet de manière relationnelle donne précisément naissance à cet « urbanisme adaptatif » »⁹⁹.

L'installation architecturale se révèle un outil efficace pour bousculer l'ordre établi de nos villes. Leur présence dans nos rues permet à chacun de se questionner sur les raisons de leur construction, et donc, par extension, de la manière dont on construit en général. Ce médium catalyse autour de sa conception et de sa réalisation de nombreux acteurs, qui peuvent enrichir un projet par leurs compétences respectives, et enrichir la discipline en elle-même en en redéfinissant les limites.

99_ Georgieff, Pablo dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015 (p.75)

ECOLE NATIONALE SUPÉRIEURE D'ARCHITECTURE DE NANTES
DOCUMENT SOUMIS AU DROIT D'AUTEUR



Chapitre 3

—

L'installation
architecturale pour
ne rien faire

Préambule

Derrière ce titre provoquant se trouve l'impression que les nouveaux constructeurs (et bricoleurs) de nos villes essaient de ralentir la cadence. Rien qu'en 2019, en France, 410 300 unités de logements ont été construites, par rapport à une moyenne de 379 000 sur les cinq dernières années¹⁰⁰. La construction de logements est exponentielle, même si elle a baissé d'1 % en 2019 par rapport à 2018. De fait, cela répond à un besoin réel puisque 75 % de la population mondiale habitera en ville en 2050¹⁰¹. Et puisque la tendance est à la densification plus qu'à l'étalement urbain, les espaces disponibles où pourraient prendre place des usages indéfinis, libres, mais pas forcément producteurs de capital, tendent à disparaître. De jeunes collectifs mettent ainsi en avant des dynamiques déjà en place dans des tiers-lieux, qui ne rentrent pas dans une des cases que sont le logement, le commerce, le loisir, les lieux de passage.

Un tiers-lieu, c'est l'« espace physique prévu pour accueillir une communauté afin de permettre à celle-ci de partager librement ressources, compétences et savoirs, en répondant aux critères établis par Ray Oldenburg »¹⁰². Selon Oldenburg, professeur de sociologie urbaine à l'université de Pensacola en Floride qui a théorisé cette notion, ces lieux sont primordiaux pour la société civile, la démocratie et l'engagement citoyen, car ils permettent des appropriations de l'espace inédits. Ils seraient complémentaires de

la vie laborante et familiale, car plus axés sur la vie communautaire¹⁰³. L'installation architecturale permettrait-elle alors dans certains cas de ne rien faire, c'est-à-dire, ne pas détruire, ou ne pas construire, pour conserver ou créer ces lieux ?

Ensuite, ce médium semble être un bon moyen, pour l'usager cette fois, de ne rien faire. Profiter, contempler, admirer, se prélasser : autant d'activités peu valorisées dans la course à la rentabilité, et même jugées inutiles. Ce serait pourtant ces (in)actions précises qui rendraient heureux, selon certains philosophes.

Illustration chapitre 3

La Pêcherie surplombant la Loire
© Bruit du Frigo

100_ Dicharry, Elsa. *La construction de logements a encore baissé en France en 2019*, dans : *Les Échos* [en ligne], disponible sur : lesechos.fr

101_ Giovanna, Mirko, Jochen, et CCA. *Actions : Comment s'approprier la ville* [Catalogue de l'exposition au CCA, Montréal, Québec]. 1ère éd. Montréal : CCA, 2008 (p.9)

102_ tiers-lieux.be

103_ *ibid.*

Affirmer une position par une intervention minimale

Pierre Mahey, du collectif Arpenteurs, dénonce le fonctionnalisme de nos espaces publics qui seraient réduits à leur fonction de transition entre les lieux de production, là où ils sont censés être des lieux d'expression¹⁰⁴. Et cette évolution n'est pas un hasard selon les auteurs du livre de l'exposition *Actions : comment s'approprier la ville*, mais bel et bien une volonté du courant moderniste. Celle-ci est établie dans la charte d'Athènes, qui détermine la plupart des principes urbanistiques d'après-guerre : « les activités humaines y sont organisées en quatre catégories : l'habitation, le travail et le loisir ; la circulation jouant le rôle clé d'assurer le fonctionnement fluide et efficient de la machine urbaine »¹⁰⁵. Mais l'espace que nous avons le plus à disposition reste encore la rue, puisque les parcelles disponibles se raréfient. Comment redonner à celle-ci son rôle communautaire ?

« Ne rien faire, de toute urgence »¹⁰⁶ nous somme Jaime Lerner, au sujet de l'arrêt d'un plan de rénovation urbaine dans un quartier de Curitiba, où les habitants craignaient que la refonte des routes ne recouvre une petite source d'eau. Ici, il s'agirait de ne pas construire pour ne pas détruire. Dans le cas de la *Nizanerie* conçue par le collectif GRU, une phrase plus juste serait : construire un peu pour ne pas détruire. Leur intervention dans la rue Paul Nizan, comme évoqué précédemment, a pour but de révéler à la mairie

l'importance d'une association pour les habitants du quartier des Cinq Ponts. En se réimplantant au même endroit après l'incendie de la première structure qui abritait ses activités, elle cherche à affirmer sa légitimité à exister face au plan d'aménagement de grande envergure qui va transformer le quartier.

« [La Nizanerie] avait développé la commande de ce nouveau mobilier urbain, pour montrer qu'ils étaient toujours là, que l'association vivait toujours, montrer notamment à la ville. Et voilà, s'implanter dans le site en disant « on veut que notre convention soit renouvelée », parce qu'en gros il y a un projet [...] de créer une nouvelle voie pour le retour du C5. Et toute l'usine qui est derrière le site, derrière le grand mur de pierres, ça va être déplacé... Enfin il y a un projet en cours, ils sont en train de choisir des équipes de maîtrise d'ouvrage, maîtrise d'œuvre avec des promoteurs, pour faire un nouveau quartier d'habitations ici. Donc il y a aussi le site qui est en mouvement et la Nizanerie a très peur, enfin c'est en pour-parler, de pas avoir sa convention renouvelée en 2020, et donc l'idée de cette installation urbaine c'est de faire vivre le lieu pour montrer qu'ils sont encore là, qu'ils ont envie de rester. »¹⁰⁷

— Anne, collectif GRU

Mais pour conserver ces dynamiques fertiles déjà à l'œuvre, il faut prendre le temps d'observer, d'appréhender leur valeur. La construction d'une installation peut inciter ou même obliger à marquer un temps d'arrêt dans le processus de rentabilisation à

104_ Mahey, Pierre dans : Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015

105_ Giovanna, Mirko, Jochen, et CCA. *Actions : Comment s'approprier la ville* [Catalogue de l'exposition au CCA, Montréal, Québec]. 1ère éd. Montréal : CCA, 2008 (p.13)

106_ Lerner, Jaime. *Acupuncture urbaine*. Paris : L'Harmattan, 2007 (p.25)

107_ Extrait d'un entretien avec Anne et Guillaume du collectif GRU

outrance. Cette nécessité d'une pause dans la fabrique de la ville est défendue par Julia Tournaire :

« En façonnant le décor qui permet de s'extraire, temporairement, de notre société du spectacle, les collectifs nous révèlent ce que nous sommes devenus : les simples spectateurs, impuissants et las d'un décor que nous ne contrôlons plus mais que nous fabriquons pourtant sans le vouloir »¹⁰⁸

— Julia Tournaire, *L'hypothèse collaborative*

Les tiers-lieux semblent ainsi proposer une prise du recul sur notre condition et sur la manière dont nous voulons voir évoluer la ville. L'inaction qu'ils induisent permettrait alors de réaliser des actions plus justes par la suite. La question à se poser dans ces moments de pause est alors « quelle ville voulons-nous ? ». David Harvey, professeur émérite d'anthropologie et de géographie, évoque le Droit à la Ville qu'a établi Lefebvre, et appuie l'importance de permettre au citoyen de s'approprier la ville en la questionnant.

« Le droit à la ville ne se réduit [...] pas à un droit d'accès individuel aux ressources incarnées par la ville : c'est un droit à nous changer nous-mêmes en changeant la ville de façon à la rendre plus conforme à notre désir le plus cher »¹⁰⁹

— David Harvey

Des installations construites dans le cadre d'opérations d'urbanisme transitoire peuvent constituer ces tiers-lieux. L'urbanisme transitoire, selon l'Institut Paris Région, ce sont « toutes les initiatives qui visent, sur

des terrains ou bâtiments inoccupés, à réactiver la vie locale de façon provisoire, lorsque l'usage du site n'est pas encore décidé, ou le temps qu'un projet se réalise »¹¹⁰. Cependant, peu d'installations entrant dans ce cadre questionnent réellement nos manières de faire la ville, étant souvent commandées par la mairie elle-même. Celle réalisée à l'occasion du réaménagement de la carrière Miséry par exemple, lors de l'événement Complètement Nantes, était constituée d'échafaudages et de toiles tendues, constituant une scénographie rappelant l'univers du chantier. Mais loin d'inviter à porter un regard critique sur le projet de réaménagement très coûteux, et destructeur d'une faune riche existant sur le site, le but était au contraire d'en faire la promotion.

S'inscrivant dans des temporalités plus ou moins longues, ces événements restent bien souvent éphémères, comme c'est le cas de Transfert à Rezé. Ce lieu laissé en friche après la démolition des anciens abattoirs de la ville a été réinvesti avec une série d'installations et de constructions à l'aspect improvisé. Bien rôdé cependant, l'aménagement du lieu a été décidé par la ville, et conçu par l'association Pick Up Production. Conteneurs en bataille comme s'ils avaient été jetés du ciel, bateau en cale sèche, roulottes, micro-architectures en acier, chapiteaux : une diversité de formes remplit le site. Transfert se définit comme un « laboratoire pour le territoire » dont le but est d'impulser « des expérimentations dans les champs artistiques, culturels, mais aussi environnementaux, sociaux ou urbains »¹¹¹. Il s'agit cependant d'un investissement cadré par une

110_ Diguët, Cécile et Coquet, Alexandra. L'urbanisme transitoire dans : *Les carnets pratiques* (n°9) [en ligne]. Disponible sur : institutparisregion.fr

111_ Description du projet *Transfert* par Pick Up Production [en ligne]. Disponible sur : pickup-prod.com

108_ Tournaire, Julia dans : Rollot, Mathias, Atelier Georges. *L'hypothèse collaborative: conversation avec les collectifs d'architectes français*, Hyperville, 2018 (p.272)

109_ Harvey, David cité dans : Costes, Laurence. *Le Droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ?* dans : *Espaces et sociétés* n° 140-141, n° 1 (17 mars 2010) : p.177-91

convention d'occupation temporaire d'une durée de cinq ans, en attendant que les immeubles du projet de ZAC Pirmil-les-Isles s'y implantent. Même si des ateliers y sont organisés pour « préfigurer et anticiper les usages des futurs habitants »¹¹², ni ce lieu ni ces installations ne proposent de questionner la légitimité des bâtiments qui se construiront par dessus. On semble seulement nous faire doucement patienter leur arrivée.

L'urbanisme transitoire peut bel et bien apporter une réappropriation de l'espace par les habitants, même sur un temps court. Cette temporalité provoque en effet « une effervescence créative, une urgence à agir, à avancer, à fédérer » dans des villes en mal d'espaces de création et d'échange. Mais cette pratique urbaine

112_ *ibid.*

113_ Diguët, Cécile. *L'urbanisme transitoire, optimisation foncière ou fabrique urbaine partagée ?* IAU idF, 2017 (p.42)

Illustration 16
Installations sur le site de *Transfert* à Rezé
©Transfert & Co



élude souvent les besoins à long-terme des habitants et des associations qui investissent le lieu. En effet, même si elles peuvent perdurer et déménager après la fin de leur occupation temporaire, beaucoup affirment que « disposer de locaux pérennes et abordables au cœur de la région serait préférable »¹¹⁴.

Mais parfois (rarement), une occupation peut être pérennisée, comme c'est le cas du 6B à Saint-Denis. Ces anciens bureaux Alstom ont été investis par des architectes et des artistes pour en faire un lieu de production et de diffusion culturelle et artistique. Et c'est par « le succès et le rayonnement du lieu, le soutien des collectivités locales, mais aussi du promoteur, et d'Alstom »¹¹⁵, qu'il peut continuer à exister. Mais face à un modèle économique instable, des négociations et une recherche de promoteurs sont en cours pour rentabiliser le lieu. Certains occupants pourraient ainsi être exclus par la montée en gamme, et donc la hausse de loyer, de leurs locaux.

Hors de ce cadre très institutionnalisé, beaucoup d'installations sont intéressantes quant au questionnement qu'elles induisent sur le lieu qu'elles investissent. Le projet *Lieux possibles* du collectif Bruit du Frigo en est un bon exemple. Il s'implante dans les quartiers Mériadeck et Queyries à Bordeaux, avec une série d'installations ludiques et conviviales. À Mériadeck, quartier qui mue progressivement de quartier résidentiel à quartier d'affaire, une petite construction éphémère en bois et polycarbonate nommée *l'Atelier d'Urbanisme Utopique*, et installée près de dalles de logements, engage la discussion sur le futur du quartier¹¹⁶.

114_ *ibid.*

115_ *ibid.* (p.74)

116_ Description du projet *Lieux possibles* par Bruit du Frigo [en ligne]. Disponible sur : bruitdufrigo.com



Illustration 17
Bain d'herbes
aromatiques avec
vue sur Garonne,
Lieux Possibles
© Bruit du Frigo

117_ Detraz, Yvan
dans :
Baobab dealer
d'espaces.
Espace public,
espace poli-
tique. Bordeaux :
BAOBAB dealer
d'espaces, 2015
(p.61)

Plusieurs questions sont posées à cette occasion : *Comment améliorer le quotidien à Mériadeck ? Ça veut dire quoi la vie de quartier ? Comment s'approprier les lieux de la ville ?* À Queriyes, les installations faisant face à la Garonne posent aussi des questions, même si cela est fait de manière moins frontale. Par leur simple présence, ces baignoires et douches en tissu interrogent la valeur d'usage du site.

« Quand les baignoires sur les bords de la Garonne ont été installées, ce n'était pas qu'une idée fun et farfelue. Elles parlaient de la possibilité et du potentiel de l'espace public. »¹¹⁷

— Yvan Detraz, collectif Bruit du Frigo

Alors qu'on s'y promène le plus souvent, pourquoi ne pas également y développer des usages collectifs, temporaires ou permanents ? Un cinéma en plein air, un terrain de sport, une scène musicale ?

Que ce soit à Mériadeck ou à Queriyes, l'envie des membres du collectif est de modifier le regard sur la ville par leurs dispositifs, car selon eux, « l'idée d'interroger les possibilités d'évolution de l'espace public et de définir ses marges d'appropriation est cruciale »¹¹⁸.

Didier Faustino adopte la même démarche lorsqu'il transforme un panneau publicitaire en balançoires à l'occasion de la biennale d'urbanisme et d'architecture de Shenzhen et Hong Kong. Par l'emploi d'une structure reconnaissable par tous, peinte en rouge vif, l'installation accroche l'œil. Elle est nommée *The Unbearable Lightness of Being*. Mais plus qu'un simple réemploi, elle propose par le détournement d'usage d'un symbole du capitalisme de questionner la place qu'a la publicité dans nos villes. Conçue pour être déplaçable, elle incite toujours à porter un regard critique sur son environnement bâti, que ce soit un parvis de building ou le bord d'une route nationale¹¹⁹. Elle affirme bel et bien une position, celle de l'amusement en tout lieu, celle de la réappropriation d'espace privés, même s'il s'agit de surfaces verticales.

118_ ibid.

119_ Lydon,
Garcia. *Tactical Urbanism:*
Short-Term Action
for Long-Term
Change. Washing-
ton : Island Press,
2015

D'autres interventions sont le fruit d'un combat pour préserver la mémoire d'un lieu et lutter contre l'oubli. Si l'on peut vouloir détruire pour rentabiliser un espace, parfois il s'agit plutôt d'une volonté d'effacer un passé douloureux. Juliette Pochard, jeune diplômée

d'architecture convoquée dans la revue *fig.* soutient cependant la nécessité de prendre en compte les enjeux inhérents à un lieu avant de prendre une décision systématique :

« Dans un monde en surabondance d'informations, tandis que la destruction totale apparaît comme un acte radical menant bien souvent à une crise mémorielle voire identitaire. La conservation systématique semble elle aussi extrême, puisqu'elle peut aboutir au ressassement du passé ou à la distanciation muséale trop forte, figeant le lieu et écrasant alors tout autre type d'usages. »¹²⁰

— Juliette Pochard, *fig.*

120_ Pochard, Juliette. *Fragmentation d'une utopie* dans *fig.*, juin 2019 (n°5)

Illustration 18
Escalier, coupe de bunker et ponton à Amsterdam, *Bunker599*
© Archdaily



Avec *Bunker 599* par exemple, produit par les agences RAAAF et Atelier Lyon, l'idée est d'éviter la destruction d'un marqueur important de la Seconde Guerre Mondiale. L'intervention est on ne peut plus minimale et efficace, puisqu'un simple tronçon d'un bunker en est soustrait pour permettre la traversée et l'observation de la coupe du volume. Il s'agirait alors de détruire un peu pour ne pas détruire totalement. Même si cette intervention sort du cadre de l'installation et du milieu urbain, elle montre comment une action simple peut permettre à un visiteur de se connecter à un lieu qui peut lui paraître étranger, de considérer son histoire¹²¹.

Ainsi, en pleine ville et ailleurs, l'installation architecturale permettrait par une intervention minimale de contrer l'injonction à la rentabilité du moindre espace, qui coupe court à des sociabilités uniques et fertiles.

121_ *ibid.*

S'approprier la ville par l'oisiveté

« C'est utile parce que c'est joli »¹²², disait le Petit Prince, au sujet de l'allumeur de réverbère qui devait l'éteindre et l'allumer chaque minute, tant la course du soleil était rapide sur sa petite planète. Le Petit Prince trouve le geste beau même s'il est vain, ou peut-être justement parce qu'il est vain. C'est cette importance du beau, du sensible, que défend Nuccio Ordine :

« Dans le monde de l'utilitarisme, [...] un marteau vaut d'avantage qu'une symphonie, un couteau

122_ Saint-Exupéry, Antoine de. *Le petit prince*. Collection folio 3200. Paris : Gallimard, 2006

d'avantage qu'un poème, une clé anglaise d'avantage qu'un tableau, car il est facile de comprendre l'efficacité d'un outil, mais il est plus difficile de comprendre à quoi peuvent servir la musique, la littérature ou l'art. »¹²³

– Nuccio Ordine, *L'utilité de l'inutile*

Il questionne amplement la notion d'utilité, car selon lui, ce qui est jugé inutile varie beaucoup selon l'époque de référence : « c'est précisément lorsque la barbarie a le vent en poupe que le fanatisme s'acharne non seulement contre les êtres humains, mais aussi contre [...] les monuments et les chefs-d'œuvre », « ces choses considérées comme inutiles »¹²⁴. Il fait référence notamment à la bibliothèque royale détruite par les Xiongnu après la prise de Luoyang en Chine, et aux bouddhas de Bâmiyân détruits par les Talibans en Afghanistan. Si on s'y attaque, c'est que ces œuvres cristallisent les pensées et les valeurs d'une société sur un temps donné, ou du moins ses standards esthétiques. Et jouir de l'esthétique d'une œuvre « inutile », c'est selon Kant, un moyen de tendre vers la liberté. Le philosophe affirme ainsi que « le jugement de goût est désintéressé »¹²⁵ : face à une œuvre jugée inutile, on est libre. La satisfaction qu'elle procure serait enivrante parce qu'on a pas à l'aimer par intérêt : « la satisfaction du goût pour le beau est la seule et unique qui soit une satisfaction désintéressée et libre ; car aucun intérêt – ni l'intérêt des sens ni l'intérêt de la raison – n'oblige à donner son approbation. »¹²⁶ Et ce serait selon Jauss, évoqué par Carole Lévesque, grâce à la satisfaction liée à l'esthétique, simplement donc en vivant une installation, que l'on peut s'approprier

123_ Ordine, Nuccio, Abraham Flexner, Luc Hersant, et Patrick Hersant. *L'utilité de l'inutile : manifeste*. Paris : Fayard, 2016 (p.14)

124_ *ibid.* (p.29)

125_ *ibid.*

126_ Kant, Emmanuel, et Renaut, Alain. *Critique de la faculté de juger*. Paris : Flammarion, 2000 (p.927)

nos espaces urbains. Jauss dit en effet que « le sens premier de la jouissance étant l'usage d'un bien, son usufruit, la jouissance esthétique est une manière de s'approprier le monde »¹²⁷. Mais Roland Barthes prévient qu'en cherchant un plaisir dans l'architecture, en tant que concepteur, on peut vite être accusé de futilité car « le plaisir est ou oisif ou vain, c'est une idée de classe ou une illusion »¹²⁸.

Pour Carole Lévesques, nos architectures seraient déjà remplies de dispositifs inutiles, qui résulteraient d'un peu plus qu'un simple choix esthétique. Décider de créer de l'inutile est un véritable acte de résistance, un geste politique : « le plaisir de l'architecture [...] tient dans sa résistance à l'institution, à la commodité, aux attentes formalisées »¹²⁹. Thierry Paquot affirme même, dans *Éloge du luxe*, que « le luxe [...] est l'ennemi mortel du capital, et par conséquent de l'industrie elle-même »¹³⁰. Décider de concevoir du superflu, du non-rentable, serait un affront au capitalisme, une ode au plaisir désintéressé.

Certains architectes décident ainsi de penser les choix esthétiques de leur œuvre comme disruptifs, menant à un certain anti-fonctionnalisme. C'est le cas la rampe vitrée du Alfred Learning Center de l'Université de Columbia déjà évoquée plus tôt, dont la forme ne suit pas de la manière la plus efficace la fonction de desserte des salles de classe, mais offre la possibilité d'être appropriable. C'est par cet espace peu fonctionnel qu'un plaisir est créé. Lefebvre notamment, s'interrogeait « sur le sens que l'Homme doit donner à son existence terrestre : peut-il y parvenir

127_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.23)

128_ *ibid.*

129_ *ibid.* (p.112)

130_ Paquot, Thierry. *Éloge du luxe : de l'utilité de l'inutile*. Paris : Marabout, 2007

dans des lieux vierges, purement fonctionnels ? »¹³¹ Thierry Paquot semble abonder dans ce sens, en citant Pierre Larrousse, qui décrit le luxe comme « l'usage du superflu », mais qui ajoute : « rien de plus légitime que cette passion du beau et du bon qui pousse sans cesse l'homme à améliorer son existence »¹³².

Aalto, lui, sans avancer un anti-fonctionnalisme radical, proposait un fonctionnalisme plus humaniste. Il se saisit en effet du quotidien pour établir une architecture au plus proche des besoins particuliers des usagers¹³³. L'enjeu est alors de proposer autre chose qu'une forme ne permettant que des usages rentables, et de laisser la part belle à la liberté et à l'improvisation dans le vécu de l'espace.

« La forme ne naît pas de la fonction. Au contraire, l'architecture existe seulement lorsque les nécessités d'ordre pratique se transforment en nécessités d'ordre spirituel. [...] L'architecture est une chose inutile. »¹³⁴

– Livio Vacchini, Cosa Mentale

Pour revenir à l'échelle qui nous intéresse, l'exposition *Actions : comment s'approprier la ville*, que propose le Centre Canadien d'Architecture, relate de plusieurs installations et performances réalisées par des artistes, architectes et collectifs, dont le but est d'opérer des transformations positives en milieu urbain. Par leurs actions, ils « redéfinissent des activités en apparence anodines comme le jardinage, le recyclage, le jeu ou la marche, [et] montrent que l'engagement individuel contribue à façonner la ville et suscite l'engagement

135_ Dumont, Jeremy. *Actions : comment s'approprier la ville, l'éco design en vrai* [en ligne]. Disponible sur : levidepoches.fr

136_ Giovanna, et al. *Actions : Comment s'approprier la ville*. 1ère éd. Montréal : CCA, 2008 (p.41)

Illustration 19
Passage zébré déroulable, Kassel, 1993
© Angela Siever / Martin Schmitz Verlag

des autres résidents ». L'action numéro 59, nommée *Les zébrures protègent les piétons*, réalisée par Gehard Lang, Helmut Aebischer, Ruth Jureczek, des étudiants, et 600 piétons, est un bon exemple d'installation résistante par son esthétique. Ce passage-piéton déplaçable et déroulable a permis à 600 personnes de traverser rues, arrières-cours, aires de stationnement dans la ville de Kassel. Cette installation et performance, se rapprochant du *happening*, est un hommage au professeur Lucius Buckhardt, inventeur du champ disciplinaire appelé « déambulologie »¹³⁶. Par l'action belle et oisive qu'est celle de la promenade, une prise de conscience a été opérée sur la place importante de la voiture en ville par rapport à celle laissée aux piétons.



131_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (p.54)

132_ Larousse, Pierre. *Dictionnaire illustré*, tome X, 1873 (p.807)

133_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011

134_ Vacchini, Livio. *Cosa Mentale*, 2009 (n°0) (p.7)

Mais certains architectes défendent la pure expérience des sens, à l'écart du fonctionnalisme mais aussi de toute revendication politique liée à l'esthétique de leurs œuvres. Le pavillon fait par Siza lors de l'Expo '98 en est un bon exemple : « aucun usage spécifique n'était attendu du pavillon de l'Expo '98 à Lisbonne commandé à Siza [...]. Il n'en reste pas moins, [...] un spectaculaire velum de béton, qui doit tout sa grandeur précisément à son inutilité ». Les termes de Vals de Peter Zumthor présentent également des dispositifs particulièrement cénesthésiques : « une suite d'expériences sensorielles sollicitant la vue, le toucher, l'ouïe et l'odorat »¹³⁷.

Cadrer des vues, créer des ambiances, avoir un impact sur le corps qui parcourt un espace est d'autant plus aisé à l'échelle de l'installation. La Nizanerie telle qu'elle est conçue a par exemple pour but d'abriter symboliquement une grande partie de la rue, elle invite à la pause :

« Dans la commande, il y avait des choses bien précises, et tout pouvait être un peu emballé dans un seul et même truc bien fermé. Alors qu'on se disait que dans cette rue-là c'est quand même hyper agréable de juste être là et puis regarder le paysage, parce qu'elle a un paysage incroyable cette rue, c'est sans doute une des plus belles de l'île, c'est hyper diversifié, [...] c'est un peu enverduré, et que ça pourrait être bien d'avoir un endroit où tu as envie de te rassembler juste extérieurement. Il y a ceux qui peuvent accéder aux usages, et ceux qui l'utilisent tous les jours en fait, juste en se posant sur les bancs, en traînant

137_ Léger, Jean-Michel. Usage. Paris : Ed. de la Villette, 2013 (p.29)

sur la terrasse, en utilisant le petit bar. Juste un espace agréable pour se rassembler, pour passer un petit moment. Et là je pense aussi que le côté signalétique, ou même le fait d'avoir fait l'ombrière en haut, ça participe à marquer un espace un peu architectural entre guillemets, où tu te sens, même si c'est pas un toit étanche, tu te sens sous un toit, tu te sens dans un environnement. [...] Ça n'a pas plus de fonctionnalité que s'il n'y avait rien, mais ça fait la différence sur le sentiment que tu peux avoir dans cet espace-là. Et sur tes envies et ton imagination je pense aussi. »¹³⁸

– Guillaume, collectif GRU

S'approprier un espace en n'y faisant rien est une pratique très répandue. En été principalement, les citoyens en mal d'inactions fourmillent sur les quais et les places publiques des métropoles. Mais cette pratique est souvent cantonnée à des espaces prévus à cet effet, résiduels, patrimoniaux ou naturels. Dans tous les cas, dans des espaces qui restent contrôlables. L'aménagement des quais nord de l'île de Nantes par l'agence BASE permet cette appropriation oisive. La Pêcherie, conçue par le collectif Bruit du Frigo en suivant les envies et idées des habitants, entre dans ce cadre. Cette installation, par une structure métallique en porte-à-faux sur le fleuve, un plancher bois et plusieurs filets, propose de contempler la Loire, sa faune et sa flore, d'y faire la sieste, de pêcher, mais aussi de faire classe en plein air. Elle complète les aménagements proposés dans le projet des berges que sont le skate parc, l'espace de parkour, les plateformes de contemplation, et les terrains de jeux.¹³⁹

138_ Extrait d'un entretien avec Anne et Guillaume du collectif ETC

139_ Description du projet La Pêcherie par le collectif Bruit du Frigo [en ligne]. Disponible sur : bruitdufrigo.com

Mais il y a, selon Guiheux convoqué par Carole Lévesque, deux types de bâtiments : « ceux qui tiennent leur qualité de leur réalité physique, en tant qu'objet, [et] ceux qui tiennent leur qualité de ce qu'ils permettent, de ce qu'ils engendrent au-delà d'eux-mêmes »¹⁴⁰. La Nizanerie et la Pêcherie ont plutôt une valeur quant à ce qu'elles permettent autour d'elles, et depuis elles, que ce soit la contemplation ou la conversation. Intéressons-nous maintenant aux installations qui tiennent leur qualité dans leur simple existence physique, aux objets qui n'ont de légitimité que parce qu'ils existent et se donnent à voir, à visiter, à des usagers.

Ball Nogues Studio conçoit beaucoup d'installations sculpturales, esthétiquement plaisantes. Maximilian's Shell par exemple, est une expérimentation purement formelle réalisée en 2005. S'implantant entre deux immeubles de Los-Angeles, et reprenant leur gabarit, elle fonctionne comme une ombrière pour la M&A Courtyard Gallery. Elle est constituée d'écaillés en polymère teinté qui projettent sur le sol une myriade de lumières fractales. L'assemblage crée un vortex à l'apparence légère, voletant doucement avec le vent, qui cadre lorsque l'on lève la tête une vue sur le ciel. La structure crée une ambiance intimiste qui est complétée par une installation sonore du compositeur James Lumb nommée *Resonant Amplified Vortex Emitter*. La nuit, elle luit d'une lueur chaude de par les lumières du bâtiment qu'elle abrite. L'œuvre est un hommage à un personnage joué par Maximilian Schell dans le film d'aventure Disney *The Black Hole*, où Dr. Reinhardt, tyran visionnaire, poursuit l'inlassable quête

140_ Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011

141_ Description du projet *Maximilian's Shell* par Ball Nogues Studio [en ligne]. Disponible sur : ball-nogues.com

142_ Glynn, Ruairi. *Party Dress - Dana & Karla Karwas* [en ligne]. Disponible sur : interactivearchitecture.org

Illustration 20 *Party Dress* portée par 5 performeuses dont Dana Karwas © Cargo Collective

du « pouvoir du vortex » afin de posséder « la vérité absolue de l'inconnu »¹⁴¹. L'installation fait rêver, en racontant une histoire.

Dana et Karla Karwas, avec *Party Dress*, utilisent également l'installation comme médium onirique et poétique. Entre l'architecture vivante et la mode monumentale, l'œuvre fonctionne comme un pavillon porté par cinq femmes. La robe qui interconnecte les performeuses est constituée d'un tissu amorphe et flottant, créant une structure habitable dont les corps sont les piliers. Par un bouleversement des échelles et par le récit qu'elle propose, *Party Dress* invite à se questionner sur les notions d'intimité, d'espace et sur le rapport entre mode et architecture¹⁴².



Le récit qui découle d'un projet accompagne bien souvent sa conception. Le collectif ETC a utilisé cet outil pour le projet *La Ruée vers l'Autre*, dans le cadre du festival Impressions d'architecture à Val de Briey. Pendant trois semaines, ils rencontrent les habitants de la région pour réaliser un court-métrage et quelques structures dans le vallon du Woigot. Ensemble, ils s'inspirent de l'histoire de ce ruisseau créé de la main de l'homme, où étaient autrefois rejetées les eaux sales des industries alentours, pour établir une fiction qui servira le projet réel. La partie construction laisse une grande part à l'improvisation des bénévoles, pour la plupart non professionnels, avec des matériaux simples que sont le bois et la taule. En parallèle de la conception d'une cabane, d'une passerelle, d'un belvédère et d'un observatoire, le film est pensé comme un liant entre les projets et l'outil d'un récit¹⁴³.

« Après une première visite, cet espace naturel en fond de vallon mêlé à un passé post-industriel nous évoque un imaginaire de pionnier, de conquête et de rencontre »¹⁴⁴

— Théo, collectif ETC

Le collectif, les intervenants et les habitants décident alors de réaliser un remake de conquête du Far-West, ici les trois communes de Val-de-Briey. En récoltant des histoires locales, vécues, entendues, ils élaborent un scénario qui tisse des liens entre les installations en devenir mais aussi les figures imposantes du paysage. Ainsi, les éoliennes, la centrale nucléaire, le silo à grain, la cité radieuse du Corbusier font aussi partie intégrante du décor de l'univers imaginé.



Illustration 21
Dessin des costumes pour le court-métrage réalisé dans le cadre du projet *La Ruée Vers l'Autre* avec les habitants, en rapport avec les éléments bâtis et l'histoire du site
© ETC

« La Ruée Vers l'Autre [...] c'est un projet dont l'objet c'est l'aménagement paysager, donc c'est des aménagements le long d'une rivière, le long de lignes de paysages qu'il y a sur une commune nouvelle, qui en regroupait trois avant, et c'est un travail dans le temps pour fédérer les gens autour de l'aménagement. Il y a eu un accompagnement, en accompagnant ces projets de transformation physique de l'espace, de l'écriture de récits de manière collective, qui permet de questionner un peu aussi l'imaginaire du lieu. Donc on a monté un film, on a monté un roman photo, on a monté un fanzine aussi et tous ces éléments-là ont été particulièrement intéressants, justement pour accompagner la démarche d'ouverture du projet et l'élargir en fait, de faire de l'acte d'aménager un espace, un acte vraiment culturel en fait. »¹⁴⁵

— Théo, collectif ETC

143_ Description du projet *La Ruée Vers l'Autre* par ETC [en ligne]. Disponible sur : collectifetc.com

144_ Extrait d'un entretien téléphonique avec Théo du collectif ETC

145_ *ibid.*

145_ Description
du projet *La Ruée*
Vers l'Autre par
ETC [en ligne].
Disponible sur :
collectifetc.com

L'idée n'est pas seulement de faire accepter le projet en le poétisant, mais bien de participer à la création d'une culture commune aux habitants de la ville. Le récit ne va pas sans la construction et inversement : « Nous sommes là pour construire mais nous construisons pour les besoins de la fiction »¹⁴⁵. Il s'agit ainsi, pour utiliser les termes évoqués précédemment, d'un acte inutile mais réellement générateur de plaisir, de connexions, d'échanges. D'un luxe indispensable.

Illustration 22
Cabane réalisée
avec les habitants
dans le cadre du
projet *La Ruée*
Vers l'Autre, entre
Woïgot et forêt,
servant de décor
au court-métrage
© ETC





Conclusion

—

Redéfinir l'espace
commun en ville

Synthèse

Tous comptes faits, l'installation architecturale semble être un médium privilégié pour ceux qui sont désireux de réapproprier la ville, et de permettre sa reconquête par les autres citoyens. Elle a été un outil traditionnel de l'urbanisme royal, mais a été repris par le peuple lui-même, de la Révolution à nos jours. Elle est l'élément perturbateur nécessaire à une compréhension collective de notre environnement. En plantant le décor d'une hétérotopie, en modifiant notre cénesthésie, elle invite à imaginer d'autres manières de vivre l'urbain. Grâce à son échelle plus préhensible, elle constitue une interface entre l'humain et la ville, qui peut ainsi avoir une prise sur la fabrique de celle-ci. Construire est l'occasion d'enrichir nos capacités, nos savoirs, de les échanger de manière informelle. Ainsi, en prenant le contrôle sur notre contexte bâti, on le prend également sur notre propre existence. En cela, l'installation est empuissantante.

On a vu également que faire le choix de ces constructions, éphémères ou non, c'est faire face activement à une uniformisation des usages dans nos espaces publics. Faire de la place à l'imprévu, sous l'impulsion d'une commande ou d'une envie spontanée, c'est contrer la désobjectivation des usagers. Si le programme d'un bâtiment traditionnel peut laisser un peu de place à l'indéterminé, l'installation peut pour sa part en faire son unique dessein. Par des formes variées et appropriables, elle est l'objet d'un

urbanisme démocratique, adaptable. Et lorsque ces petites interventions sont faites à des points précis dans la ville, comme par acupuncture, elles permettent une réappropriation urbaine généralisée. Ce médium est cependant largement instrumentalisé à des fins rentables, mais est aussi, parfois, inefficace. S'il a ses limites, il garde l'avantage d'être réversible de par sa petite échelle. C'est pour cela que les concepteurs choisissent l'installation pour explorer au sein de leur discipline. Tester de nouveaux matériaux, de nouveaux assemblages, mais aussi de nouveaux modes de réflexion collectifs, et de nouveaux rapports à la commande. Figure hors-norme, elle élargit les limites de la discipline et en redéfinit les normes.

Enfin, l'installation peut mettre en exergue l'existence de dynamiques à l'œuvre sur un site, qui servent une population particulière. C'est une marque minimale qui peut contrer l'altération d'un lieu communautaire comme la Nizanerie. Elle peut être l'outil d'une opération d'urbanisme transitoire qui, même si elles ne servent pas toujours l'intérêt commun, permettent au moins la pause dans la densification hâtive de nos villes. Elle peut ainsi proposer, à la place de publicités, de routes, d'immeubles : rien. Rien de rentable, en tout cas. Et en redonnant de la place à l'inutile, au beau, les usagers sont rendus libres de jouir d'un plaisir désintéressé.

Illustration conclusion

*The Unbearable
Lightness of Being,*
réinterprétation
du billboard
américain par
Didier Faustino
© Didier Faustino

Ouverture

Mais aujourd'hui alors ? Face à la crise sanitaire qui bouleverse notre année, beaucoup de mesures sont prises par les autorités pour éviter la propagation d'un virus qui se transmet par tout ce qui nous connecte : les accolades, les embrassades, la proximité... La plupart des lieux de sociabilité sont clos jusqu'à nouvel ordre, ou fortement réglementés. Les installations dont j'ai parlé n'échappent pas à la règle de la mise hors d'usage. La Nizanerie et la Pêcherie, exemples nantais que j'ai souhaité étudier, sont fermés. Dès lors, s'insurger devient compliqué, alors que beaucoup de nos acquis sociaux sont remis en cause. Les mesures d'urgences prises pendant le confinement ont pour beaucoup été pérennisées, que ce soit la limitation des congés ou l'augmentation du temps de travail au service de l'économie nationale¹⁴⁶. Manifester a été pendant un temps interdit, et reste maintenant fortement régulé par les gestes barrières à respecter.

Comment, alors, continuer à échanger nos idées sans risquer la vie d'autrui ? Comment l'architecture peut-elle s'adapter à ce nouveau paradigme, pour une évolution positive de nos sociétés ?

Peut-être est-ce une ouverture plutôt normative dans un contexte qui nous interroge tous autant. Mais cette crise pose une question plus large : quelle société voulons-nous ?

Une société sécuritaire, rentable, confortable ?
Ou au contraire une société libertaire, créative et imprévisible ?

Pour faire face à une capitalisation généralisée de notre vie quotidienne, continuer à modifier notre milieu, comme on le peut, semble être la solution. Et après le confinement, période où nous avons déserté nos espaces communs devenus dangereux, l'heure est venue de les occuper à nouveau. Le « coin de la rue »¹⁴⁷ est aujourd'hui à restituer, à réinventer, ingénieusement, collectivement. Et peut-être cela passe-t-il par la construction d'installations dans nos espaces urbains. Mais peut-être aussi que de nouvelles manières de communiquer, d'échanger, d'interroger les règles, les manières de faire, de vivre sont à élaborer. Peut-être que de nouveaux médiums, encore plus subversifs, sont à inventer. Et par la reconquête de la ville, foyer de la grande majorité de l'humanité, peut-être pourrions-nous nous réapproprier nos vies. Devons-nous alors *construire* notre futur de nos propres mains ?

147_ Petcou,
Petrescu,
Querrien. Agir
urbain dans :
Multitudes, 2007
(n°31), p.11-15

146_ Girard,
Étienne. C'est
confirmé : la
loi « urgence
coronavirus »
va revenir sur
les droits aux
congés, les 35
heures... et sans
date limite [en
ligne], 20/03/20.
Disponible sur :
marianne.net

Lexique

acupuncture urbaine

Lerner, Jaime. *Acupuncture urbaine*. Paris : L'Harmattan, 2007

Technique d'urbanisme « doux » établie par l'urbaniste et ancien maire de Curitiba Jaime Lerner, consistant à réaliser des interventions, construites ou non, en des points précis de la ville. La résultante est bien souvent l'activation d'un lieu, avec un effet (souhaité bénéfique) qui dépasse la petite échelle de l'action en question, qui se veut frugale et peu coûteuse. L'idée est d'aider la ville à guérir ou à s'équilibrer, par analogie à l'acupuncture médicinalement.

affordance

Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011

Selon le terme de James Gibson, il s'agit de « la capacité d'un édifice à offrir l'opportunité de son usage à partir de la conception qu'un usager potentiel en a ». C'est donc la marge de manœuvre quant à l'usage qu'une personne peut avoir d'un lieu, d'une architecture, d'une œuvre.

appropriation

cntrl.com

« Action d'adapter quelque chose à un usage déterminé » selon la définition générale du terme. En architecture, c'est en effet par l'exercice d'un usage en un lieu qu'on s'en rend momentanément ou définitivement propriétaire, de manière exclusive ou non. Cet usage peut être une action physique ou mentale : la pêche, la sieste, la contemplation, le travail, la réflexion, la discussion... En contexte urbain, l'appropriation est fortement régulée par les autorités, mais aussi un certain contrôle social.

capabilité

Nicolas Journet. *Capabilités* [archive], *Sciences Humaines*, octobre 2012

Terme développé par Amartya Sen et synthétisé par Nicolas Journet comme « la possibilité pour les individus de faire des choix parmi les biens qu'ils jugent estimables et de les atteindre effectivement ». Il s'agit donc de la possibilité pour une personne de choisir différentes combinaisons de « modes de fonctionnement », ces « modes de fonctionnement » pouvant être l'action de se nourrir, de se déplacer, de participer à la vie politique...

cénesthésie

cntrl.com

« Sensibilité organique, émanant de l'ensemble des sensations internes, qui suscite chez l'être humain le sentiment général de son existence, indépendamment du rôle spécifique des sens »

DIY urbanism

Lydon, Garcia. *Tactical Urbanism: Short-Term Action for Long-Term Change*. Washington : Island Press, 2015

Urbanisme spontané conçu et construit par les citoyens, mélangeant art, design, architecture, ingénierie...

désubjection

Curnier, Sonia dans : *Baobab dealer d'espaces*. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015

Uniformisation des besoins particuliers des populations dans un but de rentabilité, résultant à une standardisation des équipements publics, mobiliers urbains (entre autres), où seuls certains usages, rentables ou socialement valorisés, peuvent être exercés.

empuissanter

Damasio, Alain, dans
: *Le réveil des imaginaires*, revue *Socialter*,
2020 (hors-série)

Traduction littérale de *to empower* par Alain Damasio, dans le sens « donner plus de pouvoir à ». Empuissanter une population, c'est lui donner les outils pour comprendre, avoir un choix, voire une liberté créatrice sur la fabrique de son contexte bâti. Cela peut passer par des projets ouverts comme le propose le collectif ETC, ou des constructions spontanées visant la satisfaction d'une population particulière.

hétérotopie

Foucault, Michel, *Des espaces autres*, dans
Architecture, Mouvement, Continuité, n°5,
1984, p. 1574

Néologisme formé du grec *topos*, « lieu », et *hetero*, « autre », soit littéralement « lieu autre ». Michel Foucault, qui a établi cette notion, la définit comme une localisation physique de l'utopie. La création d'une scénographie, par la construction d'installations notamment, peut constituer le décor d'une hétérotopie.

indéterminabilité

Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011

Impossibilité voulue et assumée de la part des concepteurs à prévoir les usages qui prendront place dans l'espace qu'ils conçoivent. Cédric Price, qui propose une indéterminabilité et une autodétermination des usages dans le *Fun Palace*, son installation la plus reconnue, défend ainsi une certaine improvisation dans l'expérience que peut avoir un usager dans l'architecture qu'il conçoit.

installation architecturale

Lévesque, Carole. *Dispositifs architecturaux et expérience spatiale de la ville : le cas de l'installation architecturale*. Thèse de doctorat. 2008

Architecture de petite échelle, sans fonction définie ou dont celle-ci est sublimée. Ce terme regroupe une multitude de formes construites qui renversent souvent les codes du bâti traditionnel, en induisant une spatialité, mais sans forcément adopter les dispositifs usuels que sont la porte, la fenêtre, le toit... Certaines œuvres dites artistiques entrent dans ce cadre si elles induisent une action du corps de l'utilisateur (ou spectateur) en leur sein, si elle se donne à vivre autant qu'elle se donne à voir.

interface

Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011

Échelle intermédiaire qui se propose comme l'outil d'une négociation entre l'individu et son environnement bâti. Un dispositif présent dans un bâtiment (une porte, un couloir, une fenêtre) constitue cette interface et permet d'utiliser et de s'approprier un lieu. Par analogie, l'installation architecturale pourrait donner aux habitants une compréhension de la ville et une prise sur la fabrique de celle-ci.

intersubjectivité

Merleau-Ponty, Maurice.
Phénoménologie de la perception. Paris : Gallimard, 2009

Selon Merleau-Ponty, il s'agit d'« une subjectivité révélée, savoir à elle-même et à autrui », soit une perception commune de notre environnement, et donc d'un imaginaire commun, par un partage collectif de vécus personnels.

muralité

Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011

Compartimentation d'un espace par des dispositifs, qui peuvent être traditionnels comme un dispositif architectural, ou plus subversifs comme un rideau, une lumière, une ombrière, des matériaux de réemploi...

médium

cntrl.com

En art, c'est « ce qui sert de support, d'intermédiaire à quelque chose », soit une technique picturale (ou constructive, dans le cas de l'installation architecturale) utilisée pour transmettre un message.

normalisation

larousse.fr

+ Piazza, Hugues dans : *Baobab dealer d'espaces. Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015

« Ensemble des techniques qui ont pour objet de définir les produits et/ou les méthodes de fabrication aptes à satisfaire des besoins spécifiés », c'est-à-dire l'action de normer quelque chose (ici : les équipements et mobiliers urbains, et par extension les usages qu'ils reçoivent) à des fins de sécurité, de facilité d'entretien et de rentabilité notamment, aboutissant à une certaine standardisation.

projet ouvert

collectif ETC

Nom préféré par le collectif ETC aux termes très instrumentalisés que sont : chantier participatif, concertation, co-construction. L'idée est de réaliser un projet en intégrant les futurs usagers dans le processus de conception et de construction et en favorisant un enrichissement mutuel entre les architectes et eux.

tiers-lieu

tiers-lieux.be

« Espace physique prévu pour accueillir une communauté afin de permettre à celle-ci de partager librement ressources, compétences et savoirs, en répondant aux critères établis par Ray Oldenburg ». Selon Oldenburg qui a théorisé cette notion, ces lieux seraient primordiaux pour la société civile, la démocratie et l'engagement citoyen, car ils permettent des appropriations de l'espace inédits. Ils seraient complémentaires de la vie laborante et familiale, car plus axés sur la vie communautaire.

urbanisme démocratique

Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011 (au sujet du *Fun Palace* de Cédric Price)

Urbanisme visant à la satisfaction de l'intérêt commun, mais aussi à celle des besoins de populations particulière. Pour cela, on peut notamment laisser une place à des usages indéterminés en s'éloignant d'équipements standardisés, pour permettre des expérimentations personnelles et collectives.

urbanisme tactique

Lydon, Garcia. *Tactical Urbanism: Short-Term Action for Long-Term Change*. Washington : Island Press, 2015

Merriam-Webster définit l'urbanisme tactique un ensemble d'« actions de petite échelle servant un objectif plus grand ». L'emploi de ce type d'urbanisme est un moyen de présenter des actions de planification et des concepts d'aménagement à une audience plus large. Les techniques utilisées se rapprochent de celles de l'acupuncture urbaine.

urbanisme transitoire

Diguet, Cécile et
Coquet, Alexandra.
L'urbanisme transitoire
dans : *Les carnets
pratiques*, 2018 (n°9)
[en ligne]. Disponible
sur : institutparisregion.fr

L'urbanisme transitoire, selon l'Institut Paris Région, ce sont « toutes les initiatives qui visent, sur des terrains ou bâtiments inoccupés, à réactiver la vie locale de façon provisoire, lorsque l'usage du site n'est pas encore décidé, ou le temps qu'un projet se réalise. »

usage

Léger, Jean-Michel.
Usage. Paris : Ed. de la
Villette, 2013

Fait de se servir de quelque chose, d'exercer une action (ou une inaction) en un lieu, qu'elle soit physique ou mentale. Par l'usage, on s'approprie un espace.

usager

Hill, Jonathan. *Ac-
tions of architecture:
architects and creative
users*. London ; New
York : Routledge, 2003

+ Léger, Jean-Michel.
Usage. Paris : Ed. de la
Villette, 2013

Habitant momentané d'un espace. Selon Jonathan Hill, il existe trois types d'usagers : le passif, qui accepte l'architecture comme telle et la vit comme elle a été conçue, le réactif qui peut quelque peu modifier l'usage du lieu mais dans « le cadre donné par l'architecte » et le créatif qui va modifier l'espace voire y avoir des usages contre-indiqués. Selon Jean-Michel Léger, ce terme est dangereux car il a tendance à anonymiser, à lisser les différences entre les individus, qui génèrent pourtant des dynamiques d'appropriation de l'espace très personnelles. Pour lui, ce mot est « tout juste bon à désigner les clients de la poste ou des transports publics les jours de grève »

Bibliographie

Ouvrages

- Baobab dealer d'espaces. *Espace public, espace politique*. Bordeaux : BAOBAB dealer d'espaces, 2015
- Foucault, Michel. *Des espaces autres*, dans *Architecture, Mouvement, Continuité*, 1984 (n°5), p. 1574
- Giovanna, Mirko, Jochen, et CCA. *Actions : Comment s'approprier la ville* [Catalogue de l'exposition au CCA, Montréal, Québec]. 1ère éd. Montréal : CCA, 2008
- Heidegger, Martin, et Vezin, François. *Être et temps*. Paris : Gallimard, 1986
- Hill, Jonathan. *Actions of architecture: architects and creative users*. London ; New York : Routledge, 2003
- Kant, Emmanuel, et Renaut, Alain. *Critique de la faculté de juger*. Paris : Flammarion, 2000
- Larousse, Pierre. *Dictionnaire illustré*, tome X, 1873
- Lefebvre, Deulceux, Hess, et Weigand. *Le droit à la ville*. Paris : Economica : Anthropos, 2009
- Lerner, Jaime. *Acupuncture urbaine*. Paris : L'Harmattan, 2007
- Lydon, Garcia. *Tactical Urbanism: Short-Term Action for Long-Term Change*. Washington : Island Press, 2015
- Léger, Jean-Michel. *Usage*. Paris : Ed. de la Villette, 2013
- Lévesque, Carole. *À propos de l'inutile en architecture*. Paris : L'Harmattan, 2011

Merleau-Ponty, Maurice. *Phénoménologie de la perception*. Paris : Gallimard, 2009

Ordine, Nuccio, Abraham Flexner, Luc Hersant, et Patrick Hersant. *L'utilité de l'inutile : manifeste*. Paris : Fayard, 2016

Paquet, Thierry. *Éloge du luxe : de l'utilité de l'inutile*. Paris : Marabout, 2007

Richardson, Phyllis, et al. *XS : Grandes idées, Petites structures*. Paris : Thames & Hudson, 2002

Rollot, Mathias, Atelier Georges. *L'hypothèse collaborative: conversation avec les collectifs d'architectes français*. Hyperville, 2018

Rosenthal, Mark. *Understanding installation art: from Duchamp to Holzer*. Munich ; New York : Prestel, 2003

Saint-Exupéry, Antoine de. *Le petit prince*. Collection folio 3200, Paris : Gallimard, 2006

Turcot, Laurent. *Le promeneur à Paris au XVIIIe siècle*. Paris : Gallimard, 2007

Thèses

Diguet, Cécile. *L'urbanisme transitoire, optimisation foncière ou fabrique urbaine partagée ?* IAU îdF, 2017

Lévesque, Carole. *Dispositifs architecturaux et expérience spatiale de la ville : le cas de l'installation architecturale*. Thèse de doctorat. 2008

Articles de revue

Balazut, Joël. *La thèse de Heidegger sur l'art*, dans : *Nouvelle revue d'esthétique*, 2010 (n° 5), p.141-152

Damasio, Alain, dans : *Le réveil des imaginaires*, revue Socialter, 2020 (hors-série), p.6-7

Debord, Guy. *Internationale Situationniste*, 1960 (n°4)

Kaprow, Allan. *L'Héritage de Jackson Pollock*, dans : *Art News*, 1958

Petcou, Constantin et Petrescu, Doina. *Agir l'espace*, dans : *Multitudes*, 2007 (n°31), p.101-114

Petcou, Petrescu, Querrien. *Agir urbain*, dans : *Multitudes*, 2007 (n°31), p.11-15

Pochard, Juliette. *Fragmentation d'une utopie*, dans *fig.*, juin 2019 (n°5)

Simay, Philippe. *Une autre ville pour une autre vie. Henri Lefebvre et les situationnistes*, dans : *Métropoles*, 2008 (n°4)

Vacchini, Livio. *Cosa Mentale*, 2009 (n°0)

Articles en ligne

Dicharry, Elsa. *La construction de logements a encore baissé en France en 2019*, dans : *Les Échos* [en ligne], 2019. Disponible sur : lesechos.fr

Diguet, Cécile et Coquet, Alexandra. *L'urbanisme transitoire* dans : *Les carnets pratiques* [en ligne], 2018 (n°9). Disponible sur : instituparisregion.fr

Dumont, Jeremy. *Actions : comment s'approprier la ville, l'éco design en vrai* [en ligne], 2009. Disponible sur : levidepoches.fr

Girard, Étienne. *C'est confirmé : la loi « urgence coronavirus » va revenir sur les droits aux congés, les 35 heures... et sans date limite* [en ligne], 20/03/20. Disponible sur : marianne.net

Costes, Laurence. *Le Droit à la ville de Henri Lefebvre : quel héritage politique et scientifique ?* dans : *Espaces et sociétés*, 17/03/10 (n° 140-141, n° 1), p.177-91

Glynn, Ruairi. *Party Dress - Dana & Karla Karwas* [en ligne], 2008. Disponible sur : interactivearchitecture.org

Mazeau, Guillaume. *La Révolution, les fêtes et leurs images*, dans : *Images Revues*, 2018 (hors-série n°6) [en ligne]. Disponible sur : journals.openeditions.org

Valde, Pauline. 2016. *Les coulisses de l'éphémère au temps de Louis XIV* [en ligne], 2016. Disponible sur : nonfiction.fr.

Description du projet *Lieux possibles* par Bruit du Frigo [en ligne]. Disponible sur : bruitdufrigo.com

Description du projet *Maximillian's Schell* par Ball Nogues Studio [en ligne]. Disponible sur : ball-nogues.com

Description du projet *Transfert* par Pick Up Production [en ligne]. Disponible sur : pickup-prod.com

tiers-lieux.be

Sites internet

Description du projet *La Pêcherie* par Bruit du Frigo [en ligne]. Disponible sur : bruitdufrigo.com

Description du projet *La Ruée Vers l'Autre* par ETC [en ligne]. Disponible sur : collectifetc.com

Description du projet *Le PaPoMo* par ETC [en ligne]. Disponible sur : collectifetc.com

Documentaire

Dannoritser, Cosima. *Le temps, c'est de l'argent*. Disponible sur : Arte.fr, vidéo : 1h25mn, 2016, France / Espagne

Illustrations

Illustration 1 : Pannini, *La place Navonne à Rome*, 1729, Wikimedia commons

Illustration 2 : Jacques-François Blondel, *Feu d'artifice sur la Seine pour le mariage de Louise-Élisabeth de France et Philippe d'Espagne en 1739*, 1740, INHA

Illustration 3 : 1968, à Paris, deux écoliers escaladent une barricade, visapourlimage.com, © Sipahioglu

Illustration 4 : Scène de chantier lors de la réalisation du projet *Belsunce Tropical* par le collectif ETC et des bénévoles, © ETC

Illustration 5 : Le *PaPoMo* installé à Marseille, © ETC

Illustration 6 : La première *Nizanerie* livrée en 2014 par le collectif FIL, © La Nizanerie

Illustration 7 : La seconde *Nizanerie* livrée en 2020 par le collectif GRU, © GRU

Illustration 8 : Scène de chantier pendant la construction de la *Nizanerie*, avec l'aide de bénévoles, © GRU

Illustration 9 : Dessin du *Fun Palace*, medium.com, Cédric Price

Illustration 10 : Axonométrie décrivant les divers usages prévus pour la *Nizanerie*, © GRU

Illustration 11 : Scène de jeux sur les mobiliers en pisé et bois réalisés par le collectif ETC et des habitants, © ETC

Illustration 12 : L'équipe du collectif GRU installée sur son installation au square de l'aviation à Bruxelles, © GRU

Illustration 13 : L'une des tentatives de pisé pour la réalisation de mobiliers urbains par le collectif ETC et des habitants sous la halle Puget, © ETC

Illustration 14 : Scène de jeux sur l'installation sauvage du collectif GRU au square de l'aviation, © GRU

Illustration 15 : Installations sur le site de *Transfert* à Rezé ©Transfert & Co

Illustration 16 : Installation *Recycloop* de 2012architecten, à Utrecht, inhbitat.com, © Superuse Studio

Illustration 17 : Bain d'herbes aromatiques avec vue sur Garonne, *Lieux Possibles*, © Bruit du Frigo

Illustration 18 : Escalier, coupe de bunker et ponton à Amsterdam, *Bunker599*, ©Archdaily

Illustration 19 : Passage zébré déroulable, Kassel, 1993, bauforum.at, © Angela Siever / Martin Schmitz Verlag

Illustration 20 : *Party Dress* portée par 5 performeuses dont Dana Karwas, © Cargo Collective

Illustration 21 : Dessin des costumes pour le court-métrage réalisé dans le cadre du projet *La Ruée Vers l'Autre*, en rapport avec le contexte bâti et naturel © ETC

Illustration 22 : Cabane réalisée avec les habitants dans le cadre du projet *La Ruée Vers l'Autre*, entre Woigot et forêt, servant de décor au court-métrage © ETC

Illustration chapitre 1 : Fête de la soupe pour l'inauguration de la *Nizanerie* © GRU

Illustration chapitre 2 : Chantier du projet *L'Épopée Puget*, par les membres du collectif ETC et des habitants, © ETC

Illustration chapitre 3 : La *Pêcherie* surplombant la Loire, © Bruit du Frigo

Illustration conclusion : *The Unbearable Lightness of Being*, réinterprétation du *billboard* américain, © Didier Faustino

Illustration couverture : La *Nizanerie* lors de la fête de la soupe, © GRU, retouche personnelle

Sauf indiqué, les images ont été trouvées sur les sites correspondant au copyright



Niko Gaboriau